

Les maçons-architectes genevois en Suisse romande à la fin de l'époque gothique (1470-1533). Partie I, L'apport genevois à Fribourg et sur la Côte vaudoise

Objektyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **157 (2015)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHAPITRE 6

**Les maçons-architectes genevois
en Suisse romande
à la fin de l'époque gothique
(1470–1533)**

Partie I

**L'apport genevois à Fribourg
et sur la Côte vaudoise**





Fig. 291. L'église Saint-Nicolas à Fribourg, actuellement cathédrale: la tour du clocher-porche, vue du sud du 3^e étage terminé par Georges Du Gardil, de Genève, et du 4^e construit par lui de 1470 à 1475 (photo Gilles Bourgarel).

Un mouvement révélateur des ressources architecturales de Genève

A en croire des recherches documentaires, qui n'ont toutefois qu'une valeur indicative, la fin du 3^e quart du XV^e siècle marque pour Genève la reprise ou l'accentuation du mouvement d'émigration des maçons formés sur place ou, en tout cas, la multiplication de leur installation plus ou moins temporaire hors de la cité. Mouvement excentrique qu'avait préfiguré Jean Robert, à Pierre-Châtel (Ain), dès la fin du XIV^e siècle déjà¹ (voir pp. 81–89), et qui a laissé, fort heureusement, beaucoup mieux que des traces dans les documents, soit en fait toute une série d'œuvres architecturales bien conservées, les mieux attestées sont des églises, et des églises d'une très bonne qualité (fig. 292).

L'étude approfondie de la poursuite de ce mouvement après 1470 nous apprend d'abord le nom de maîtres maçons – en fait des maçons-architectes, selon les traditions gothiques – parfois de premier plan, dans le cadre régional au moins, qui sont restés pourtant longtemps méconnus ou inconnus de l'historiographie de Genève. Ils ont pu, eux aussi, y exercer une certaine

Ce chapitre reproduit l'article publié dans *Des archives à la mémoire (Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, LVII, 1995, pp. 161–216)*, sous le titre «Les architectes 'genevois' dans le Pays de Vaud à la fin de l'époque gothique (1470–1533)», augmenté et complété notamment à propos de Fribourg et de la Côte vaudoise.

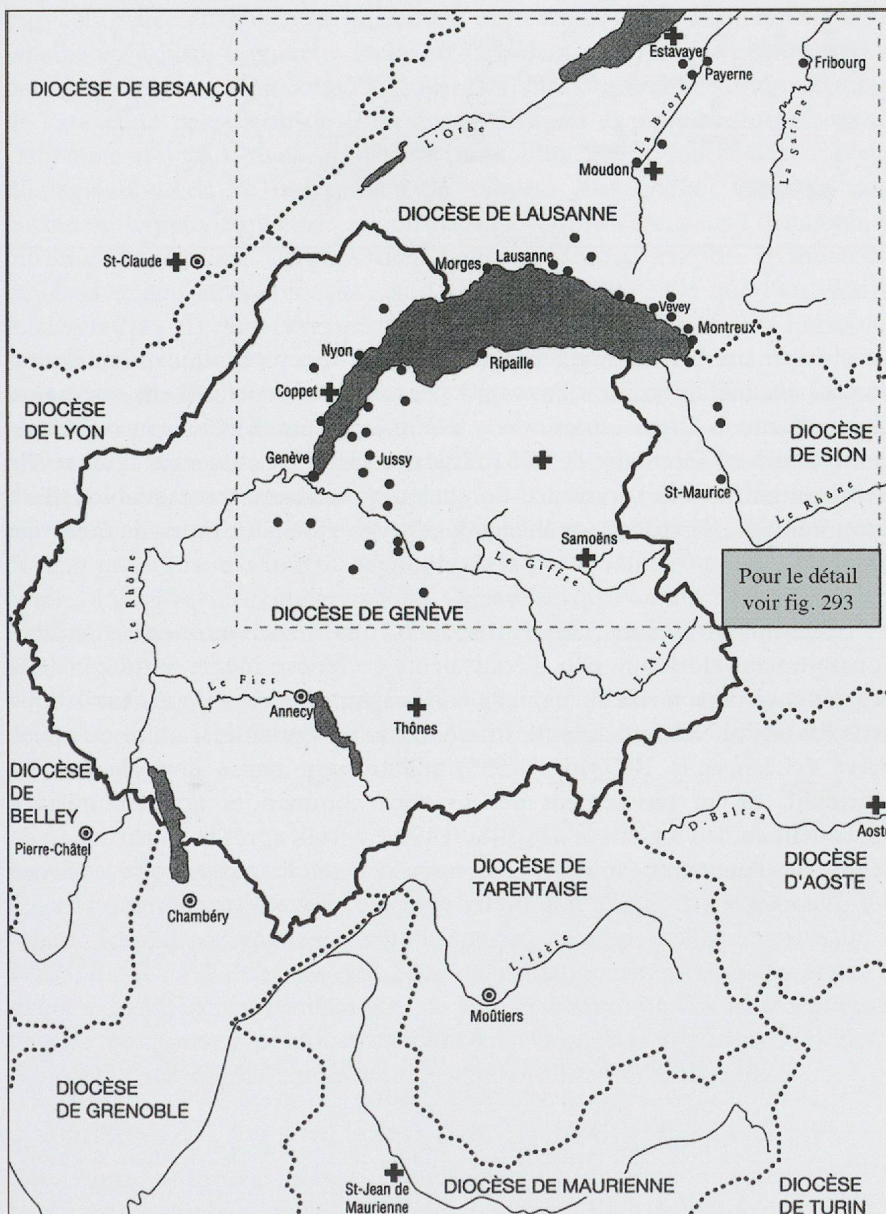


Fig. 292. Carte des maçons et maçons-architectes «genevois» dans les régions savoyardes à la fin de l'époque gothique (dessin Daniel Aquillon).

- Principaux lieux d'origine des maçons-architectes «genevois» expatriés
- ⊕ Principaux lieux d'activité ou de résidence des maçons-architectes attestés à Genève
- ✚ Lieux d'origine et d'activité, attestés ou attribuables, des sculpteurs de stalles de la mouvance «genevoise» ou valdôtaine.

- Principaux lieux d'origine des maçons-architectes «genevois».
- ⊙ Principaux lieux d'activité ou de résidence attestés des maçons-architectes «genevois» ou attestés à Genève.
- ▣ Monuments attribuables à des maçons-architectes attestés à Genève.
- ✦ Lieux d'activité attestée ou attribuable des sculpteurs de stalles de la mouvance «genevoise».
- ✦ Lieux d'origine et d'activité de sculpteurs de stalles de la mouvance valdôtaine.
- ✦ Quelques autres monuments architecturaux intéressants de la fin du gothique (même disparus).

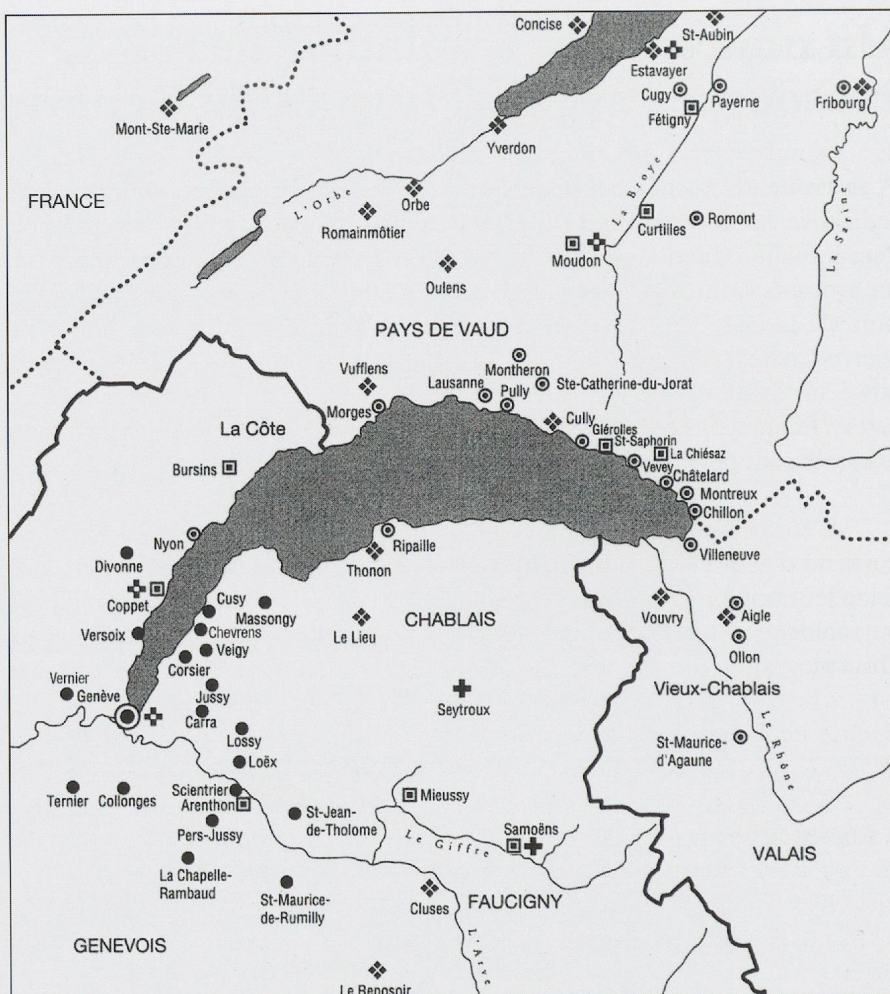


Fig. 293. Carte des maçons-architectes «genevois» en Suisse romande à la fin de l'époque gothique, (dessin Daniel Aquillon).

activité et même travailler aux trop rares œuvres de cette époque qui subsistent dans la ville même², comme l'avait fait par exemple, peu avant eux, un maître tel que François Cirgat, auteur de la très intéressante façade de la cathédrale de Moûtiers en Tarentaise de 1461 (voir pp. 93–97). Cette étude nous révèle ensuite et surtout la survivance de quelques ouvrages, remarquables, voire exceptionnels, de maçons-architectes genevois hors des murs de leur ville (fig. 293).

Exemples d'autant plus intéressants que ces monuments n'avaient apparemment alors que peu d'équivalents à Genève même, en dépit de la permanence de son rôle de capitale ecclésiastique, économique et artistique de la Savoie du Nord, mais les destructions qu'y a entraînées, à plus ou moins brève échéance, la Réforme (1535) n'autorisent pas à être absolument affirmatif. Si un tarissement des grandes commandes architecturales a réellement eu lieu à Genève dès 1480/1490 environ, après la construction de l'église des Augustins (voir p. 97), comme pourrait le laisser croire le silence des documents – trop peu nombreux pour permettre d'être péremptoire – il a pu exister un lien entre ce fait et l'émigration d'une partie de la main-d'œuvre qualifiée en maçonnerie et en taille de la pierre: celle-ci aurait trouvé alors des chantiers à ouvrir dans des régions relativement proches et guère atteintes encore par la frénésie des reconstructions qui marquent un peu partout, mais à des rythmes différents, la fin de notre Moyen Âge³.

Dès la fin du XIV^e siècle, le mouvement d'émigration genevoise, définitive ou temporaire, avait touché toute la région savoyarde proprement dite, de Pierre-Châtel en Bugey à Chambéry en Savoie, avec les maçons Jean

et Nicolet Robert, et de Moûtiers en Tarentaise à Ripaille en Chablais, avec François Cirkat et les Vertier. En revanche, à l'exception d'Annecy, où travaille dès 1525 Jacques Rossel (voir pp. 98–109), sa reprise ou son accentuation tout à la fin de l'époque gothique atteint, selon les sources documentaires, presque uniquement les territoires ducaux et épiscopaux du Pays de Vaud et du Vieux-Chablais⁴, et, au-delà, Fribourg même, avec la reprise de la construction du clocher de Saint-Nicolas par Georges du Jordil de 1470 à 1475, soit d'ailleurs au temps où cette ville était encore dans la mouvance savoyarde (voir fig. 1).

Georges du Jordil et le nouveau clocher de Saint-Nicolas à Fribourg

Georges du Jordil – ou du Gerdil –, un Genevois, dont on sait, à coup sûr depuis la fin du siècle passé et comme l'avait pensé Blavignac, qu'il était originaire de Veigy (Haute-Savoie) et, maintenant, qu'il est attesté dès 1432 à proximité, à Jussy GE, travaille donc également loin des rives du lac Léman, mais en Suisse, puisqu'il reprend, de 1470 à 1475, la construction du nouveau clocher de Saint-Nicolas de Fribourg, une autre grande église paroissiale, puis collégiale, qui deviendra finalement cathédrale⁵. Peter Kurmann vient de réhabiliter, à juste titre, cette étape en rappelant que Jordil, inspiré par des pays germaniques, avait connu et utilisé des solutions architecturales reprises de l'ancienne paroissiale de Fribourg-en-Brisgau et peut-être même de la cathédrale de Toul, mais qu'«il était doté d'un esprit indépendant, plein d'imagination» en les interprétant de manière personnelle⁶. C'est lui qui, terminant le deuxième étage et construisant le troisième, sous l'octogone, y introduit les normes flamboyantes pour les décors sculptés (remplages, crochets et accolades, pinacles, etc.) (fig. 291 et 294). Ce que l'on ignore totalement, à part cette connaissance de l'Allemagne du Sud et de la Lorraine, très rare pour un «Savoyard»⁷, c'est avec qui il a pu se former, à Genève ou sans doute aussi ailleurs, et les travaux importants qu'il y a effectués jusqu'à son départ pour Fribourg, puisqu'on connaît seulement de son époque genevoise l'entreprise de reconstruction de la porte Saint-Christophe, d'ailleurs non terminée apparemment, en 1470 ou peu avant. Tout ce qu'on sait maintenant, c'est qu'il était très attaché à sa cité d'origine, où il était devenu propriétaire d'une maison hors de la porte Saint-Antoine sans doute après 1464; il revint régulièrement à Genève jusqu'à sa mort en 1475, bien qu'il ait acheté cette année-là, à Fribourg même, une autre maison d'un certain coût⁸.

Ajoutons que des maçons, beaucoup moins célèbres, ont aussi émigré de la région de Genève à Fribourg, comme Michel Lossier, de Vandœuvres GE, bourgeois de cette dernière ville en 1521⁹.

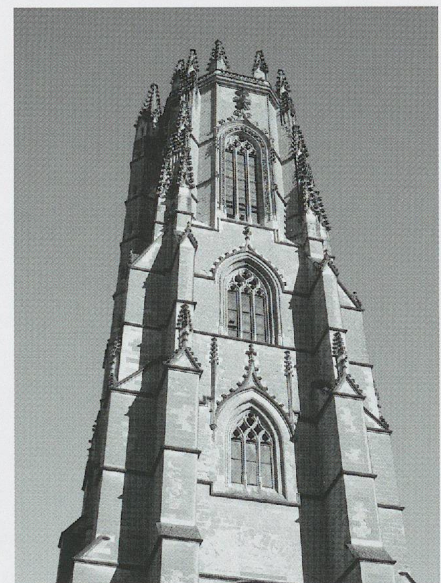


Fig. 294. L'église Saint-Nicolas à Fribourg, actuellement cathédrale: la tour du clocher, vue du nord-ouest (photo MG, 2013). Voir aussi fig. 291.

Les baies à pinacles sur culots

Les baies en accolade à «crochets», flanquées de pinacles simplement sur culots comme celle à l'ouest du 2^e étage au clocher-porche de Saint-Nicolas de Fribourg (voir fig. 291), terminé par Georges du Jordil¹⁰, sont exceptionnelles et tardives dans les domaines savoyard, aux portails du château de Colombier-sur-Morges VD (avant 1502? voir fig. 1110) et de l'église de Saint-Jean-Pied-Gauthier (après 1475¹¹) et comtois: portes des églises du Bizot (vers 1503), de Saint-Blaise NE, 1516 (voir fig. 1106 et 640), et des Carmes à Besançon. Encore plus rares, les baies à fleurons sans pinacles ni crochets comme à la Sainte-Chapelle de Chambéry au début du XV^e siècle (voir fig. 157).

L'apport genevois sur la Côte vaudoise et dans la région de Nyon

Étant donné la proximité de la Côte vaudoise avec Genève et son appartenance au diocèse même jusqu'à sa limite nord qu'en dessine le cours de l'Aubonne – un siège de décanat était installé d'ailleurs dans la petite ville d'Aubonne – il est normal que l'influence genevoise s'y soit fait sentir en premier lieu et tout particulièrement. L'analyse de certains éléments architecturaux permettra d'en deviner une existence plus diffuse que celle que révèlent les documents, jamais assez nombreux bien sûr pour couvrir toute la réalité à cette époque.

Il faut signaler d'abord, cas rare, qu'un maçon de Genève, *Jaquet de Umbrens*, est attesté à Nyon déjà en 1360, et, pour la fin du Moyen Âge, nous savons que cette influence de voisinage, comme on pourrait la définir sous son aspect initial, s'est exercée, en dehors des simples expertises professionnelles, d'abord dans l'architecture militaire, un peu avant le milieu du XV^e siècle, et aussi à l'église de cette ville en 1437–1438 et 1447–1448, ainsi qu'à celle d'Aubonne en 1438–1440¹². Mais sa première manifestation vraiment monumentale et tout à fait explicite dans l'architecture religieuse, à l'époque du gothique flamboyant, ne remonte qu'à 1467, au portail de Notre-Dame de Nyon. C'est donc par Nyon que nous allons commencer ce tour d'horizon.

La reconstruction de la nef de Notre-Dame de Nyon. – Laissant en place le vieux chœur roman de l'église du prieuré des Chanoines réguliers, dépendant d'Abondance, et de la paroisse de Nyon, cette reconstruction toucha le couvreur de la nef unique, auparavant sans doute simplement charpentée ou soit à plafond soit en berceau lambrissé, et presque entièrement les deux séries de chapelles latérales contiguës (fig. 295). Cette entreprise de très grande envergure fut soutenue au point de vue financier essentiellement par les confréries de la paroisse, qui débordait largement la ville même: si l'on y cite régulièrement l'apport de celles du Saint-Esprit, de la Sainte-Trinité et de l'Eucharistie de Nyon, on a recours aussi à celles du Saint-Esprit d'Eysins et de Duillier¹³, les privés prenant finalement leur part des frais pour leurs propres chapelles.

Ce qui est remarquable, c'est que les autorités communales, en charge de la partie paroissiale de l'église¹⁴, s'adressèrent pour exécuter ces travaux concurrentement à deux équipes de maçons-architectes installés à Genève, ou travaillant dans l'orbite genevoise. La première, celle de *Jaquet Palliard* – qui avait été l'associé de Pierre de Domo dans la reconstruction de l'église

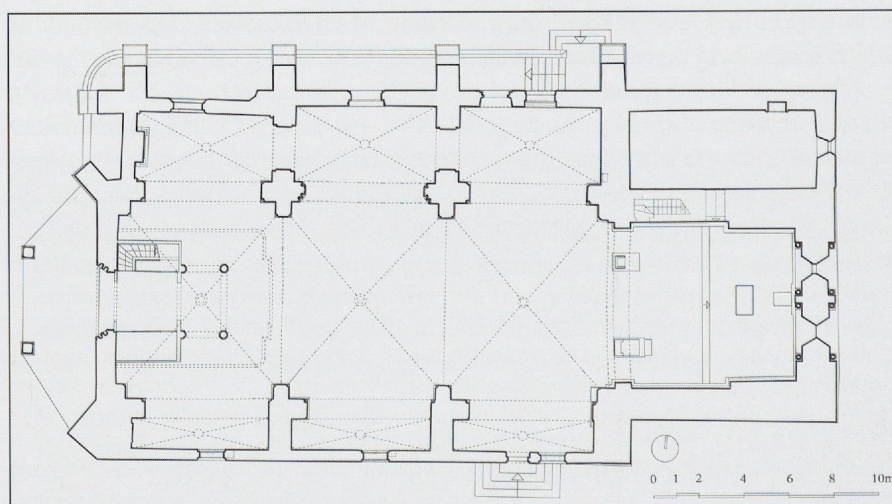


Fig. 295. L'église Notre-Dame de Nyon. Le plan avec indication des voûtes, de l'état en 2012, par C Bureau d'architecture SARL, basé sur le relevé photogrammétrique d'Archéotech SA, 1998, pour les MAH, Vaud.

Saint-Germain à la Cité, dix ans auparavant¹⁵ – et de *Vaucher Rossel* (*Rosselli*), de Founex, ayant misé trop haut, à 600 florins pour la nef seule, fut écartée au profit de la seconde, composée de *Mermet Malliet* (*Mallie, Malliez, etc.*) et d'*Amédée de Sirier* (*Siriez*), qui n'avaient demandé, eux, que 550 florins d'abord, puis même 500 seulement, et qui passèrent une convention avec le Conseil général de Nyon et de sa paroisse le 7 octobre 1470¹⁶. Le dernier compte des confréries où il est question de ces travaux, rendu en janvier 1482, rappelle leur étalement sur une douzaine d'années¹⁷.

Malliet avait d'ailleurs déjà exécuté en pierre de Massiez, avec l'aide de *Guillaume Jaquier* (*Jaquerii*), un maçon local, originaire de Septmoncel (Jura), le portail actuel de l'église Notre-Dame de Nyon vers 1467¹⁸ (fig. 296), mais on ignore pratiquement tout de ses activités à Genève, où il fut reçu bourgeois en 1471¹⁹, comme on ignore aussi celles d'Amédée de Sirier, devenu bourgeois de Genève en 1488 seulement²⁰. En la comparant avec Notre-Dame de Nyon, on est tenté d'attribuer maintenant à ces Genevois la construction de la chapelle des Allemands de Saint-Gervais en 1478, la plus originale de celles de la ville après les Macchabées, qui est en forme de salle capitulaire, voûtée d'ogives avec pile centrale²¹ (voir fig. 10 et 129). Le profil du portail que Mallie avait exécuté trois ans auparavant à Nyon, sans autre collaborateur genevois, joue en sa faveur: c'est le même que celui de l'arcade de la chapelle Notre-Dame de Pitié, au nord de la nef, antérieure aux travaux de cette dernière (voir p. 182), dont les bases se rapprochent d'ailleurs de celles du pilier de la chapelle des Allemands de Saint-Gervais à Genève.

Les nouveaux travaux de Notre-Dame de Nyon commencèrent en 1471 pour ne se terminer qu'en 1481. La paroisse avait construit un four à chaux en 1470 déjà, installé une «loge» dans le cloître pour les maçons en 1471 et loué pour trois ans, dès le 1^{er} novembre, une maison pour eux²². La pierre de taille provint surtout de la carrière de Massiez, à Prangins, pour la molasse²³, puis, à part les remplois (romains?), de celle de Pœnbo pour la «pierre de roche», et de celle de Begnins pour le tuf des voûtes²⁴. De 1472 à 1474, les maçons, secondés par huit «serviteurs» en tout cas au début, remontèrent à neuf une bonne partie du mur gouttereau méridional de la nef avec ses trois fenêtres en arc brisé, très simples, et construisirent la série homogène des trois chapelles privées peu profondes – d'environ 6 à 6,20 m de long sur 1,40 m de

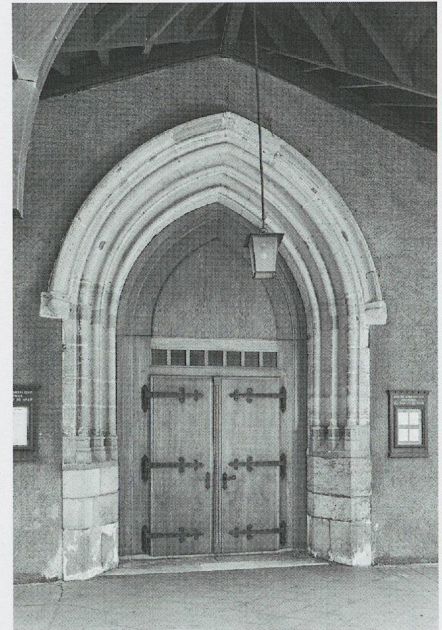


Fig. 296. L'église Notre-Dame de Nyon. Le portail de la façade par Mermet Mallie, de Genève, et Guillaume Jaquier, maçon local, vers 1467 (photo Rémy Gindroz, 2008).

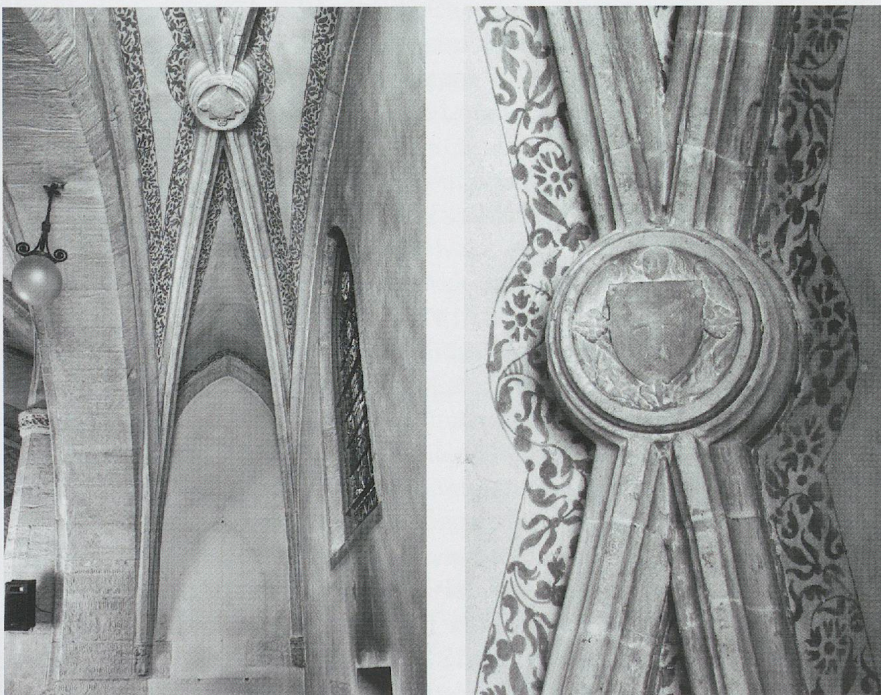


Fig. 297 a et b. L'église Notre-Dame de Nyon. La chapelle Saint-Antoine du notaire Michel Cardet, au sud-est, par Mermet Mallie et Amédée de Sirier (vers 1472–1474): a. La voûte (photo Claude Bornand); b. La clef de voûte avec un écu au tau de saint Antoine porté par un ange (photo MG, 2011).



Fig. 298. L'église Notre-Dame de Nyon. Un congé de l'arcade de la chapelle nord-est, par Mermet Mallie et Amédée de Sirier, 1478-1479 (photo MG, 2012).

large dans œuvre – qui s'y greffent, avec leurs arcades trapues largement ouvertes, leurs trois croisées d'ogives allongées, sur culots, leurs clefs de voûtes armoriées et leurs baies en arc brisé. Ces chapelles privées furent édifiées d'abord aux frais des confréries, mais remboursées en 1474 par les fondateurs ou les patrons²⁵. Ajoutons que les nervures montraient toutes un profil élaboré à cavets suivi de gorges-tores, typique du diocèse de Genève²⁶ (voir tableau, fig. 329) et qui, à la même époque, se retrouve à Ballaison en Chablais, de l'autre côté du lac (voir p. 117), et auparavant, pour les autres régions, seulement au cloître de L'Abbaye du Lac de Joux VD et à la chartreuse de Pierre-Châtel (Ain), tous deux dans l'orbite «genevoise» (voir p. 601 et fig. 154).

La première chapelle à l'est, rebâtie alors pour le notaire Michel Cardet, est dédiée à saint Antoine, dont le tau présenté par un ange orne la clef de voûte et trois anges (deux portant un écu et un, une banderolle) et des feuillages meublent les culots (fig. 297 a et b); la deuxième, payée finalement par Alexie, veuve du notaire François Mugnier, est sous le vocable de saint Laurent martyr, et a gardé une clef circulaire avec un écu non identifiable et des culots en partie lisibles avec ange-atlante, ange scutifère et feuille dressée; la troisième chapelle, due au clerc Jean Ruphi, montre une clef avec ange portant un écu effacé et des culots décorés d'un ange-atlante très estompé et de deux autres, scutifères (fig. vignette p. 157). Ces sculptures restent pour la plupart modestes, traitées dans un esprit qui se retrouve souvent à Genève (voir p. 71 et fig. 124), mais moins enlevées que celles de la chapelle du prieur Dardon, dont il sera question plus loin (voir p. 182).

Il y eut une longue interruption des travaux et des hésitations sur la suite du chantier. C'est seulement à partir de l'été 1478 que les mêmes Mermet Mallie – prénommé alors Aymar sans doute – et Amédée de Sirier, secondé par son frère Pierre²⁷, alors à Genève, furent appelés par la ville à y travailler, une fois les matériaux à pied d'œuvre²⁸. Leur «loge» rendue à nouveau utilisable et aidés de huit «serviteurs», dont spécialement Jean de Cruce, maçon local²⁹, ils entreprirent en septembre la reconstruction partielle des chapelles septentrionales, effectivement d'aspect plus varié que celles du sud, édifiant ou réédifiant deux de leurs arcades et deux de leurs croisées d'ogives – celles des chapelles des Magnin puis Favre de Begnins, à l'ouest, et de la famille de Châtillon, à l'est, mais conservant la belle et grande chapelle du prieur Dardon, récemment construite³⁰ (voir p. 182). Ils taillèrent en plus la fenêtre à un meneau du mur-pignon surmontant le portail de la façade. Ils exhaussèrent aussi alors le mur gouttereau du nord, dont ils gardèrent apparemment une partie, établirent ou reprirent les corniches du mur sud et, fragmentairement, celles du nord, et, encore de ce côté-là, les deux petites baies sur les chapelles refaites, ce qui porta à cinq le nombre des fenêtres hautes permettant l'éclairage latéral de la nef³¹ et complétant celui donné par celles des chapelles.

Les deux chapelles septentrionales construites ou reconstruites au début de la seconde étape du chantier, de 1478 à 1481, l'ont été sur le modèle de celles du sud, avec les mêmes profils, mais dans un gabarit plus ordinaire – environ 2,80 m sur 6 et 3,40 m sur 6,20 – proche de celui de la chapelle du prieur Dardon, antérieure aux grands travaux et la plus artistique de toutes (voir p. 182). La chapelle Saint-Grégoire de noble Aymonet Magnin est en fait le résultat de la reconstruction d'une chapelle plus ancienne («pro refactione capelle»), dont ont été conservées les colonnes engagées – les seules de cette église – qui reçoivent les ogives en pénétration directe. Sa clef de voûte circulaire présente un simple écu, dont on croit deviner la bande qui distingue les armes de noble Amédée Favre de Begnins, successeur de son oncle Aymonet Magnin, déjà décédé en mai 1481³². La chapelle Sainte-Catherine de la famille des nobles de Châtillon, fortement reprise, montre



Fig. 299. L'église Notre-Dame de Nyon: la nef avec ses voûtes de 1480–1481, par Mermet Mallie et Amédée de Sirier, de Genève, décorées en 1614. Vue depuis le chœur (photo Claude Bornand).

une croisée d'ogives sur des culots ornés de feuilles diverses et d'un ange scutifère tenant un écu aux armes de Châtillon – d'argent à la croix de gueules – qu'on retrouve à la clef de voûte circulaire également dans un écu porté par un ange. Il est à noter que peu après la Réforme, en 1559, les murs de séparation des chapelles du nord furent percés de passages encore «gothiques», esquissant comme un bas-côté³³.

Les arcades des chapelles neuves ou rénovées ont des formes en arc brisé très large et bas, aux arêtes coupées par un chanfrein subdivisé par un cavet, dont les congés artistiques consistent en langues pointues ou en feuilles variées, comme ceux des piles dont il va être question (fig. 298).

Prévues déjà dans la convention de 1470 (voir p. 163), les trois grandes croisées d'ogives presque carrées, en tuf de Begnins pour les voûtains, qui vinrent couvrir la large nef – mesurant environ 7,30 m sur 21 – furent montées en dernier lieu, vers 1480–1481, ce qui est tout à fait logique, et suffisamment haut pour prendre jour par-dessus les chapelles³⁴, sauf une (fig. 299). Elles furent sans doute adaptées aux supports en forme de piles engagées, saillant de 65 cm environ, avec des arêtes émoussées d'un large chanfrein, dont les chapiteaux à belles frises assez plates, hautes d'une vingtaine de centimètres et garnies de feuillages stylisés, paraissent bien dater du XIV^e siècle (fig. 300 et 301). En effet, des analogies dans le style des frises à feuilles obliques mais carrées rapprochent certains chapiteaux de Nyon

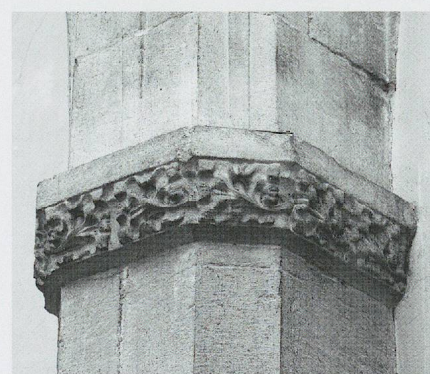


Fig. 300. L'église Notre-Dame de Nyon. Le pilier engagé du nord-est de la nef à chapiteau de la fin du XIV^e siècle et à tas de charge de la voûte de 1480–1481 environ (photo Claude Bornand).

Fig. 301. L'église Notre-Dame de Nyon. Un pilier engagé au sud de la nef à chapiteau de la fin du XIV^e siècle et à tas de charge de la voûte de 1480–1481 environ (photo Rémy Gindroz).

d'un culot de l'ancien cloître du couvent de Romainmôtier portant l'écu de Henri de Sévery, datant de 1390–1391 (voir fig. 1015 a), et encore plus d'une clef de voûte aux armes de Jean de Seyssel, prieur de 1381 à 1432³⁵ (voir fig. 1016). Par ailleurs, nous n'ignorons pas que d'importants travaux par malheur non précisés, gérés par Etienne Cardon, curé de Vich, et dépassant 80 livres, avaient eu lieu à Notre-Dame de Nyon en 1392 et 1393³⁶. Ce couvrement était en tout cas déjà bien amorcé, puisqu'il est dit dans la convention de 1470 que les voûtes devaient être reprises «selon la manière dont on les avait commencées» et qu'on parlait dès 1473, bien avant leur exécution, des «pieds des croisées dans l'église»³⁷; de plus, en 1478, il était seulement question d'exécuter «les tas de charge de trois piliers»³⁸, sous-entendu au nord de la nef. Pour les doubleaux, on adopta le profil à chanfreins suivis de cavets, visible à Saint-François à Lausanne (1383/1387), mais exceptionnel au XV^e siècle, et, en revanche, pour les ogives, on adopta un profil très répandu, surtout plus au nord du Pays de Vaud, à tore à large listel flanqué de cavets, tout en adoptant le système moderne à pénétration directe des nervures. Remarquons encore que ces anciennes piles formèrent comme une réduction de celles du type «pile-contrefort» en usage aussi à la fin du XIV^e siècle dans la région (Madeleine à Genève et Saint-François à Lausanne notamment: voir fig. 49–51 et 93–98).



Fig. 302. L'église Notre-Dame de Nyon. Le contrefort «genevois» appuyant la chapelle sud-est, vers 1472 (photo MG, 2012).

Les «contreforts genevois». – Pour finir, revenons sur le genre de contreforts utilisés alors qui méritent d'être étudiés tout particulièrement car ils ont une importance cruciale pour repérer l'influence ou l'apport des maçons-architectes «genevois» (voir pp. 652–653). Il s'agit de ceux que nous appelons ici «contreforts genevois»: ils comprennent une couverture en talus, souvent en dalles, et un larmier intermédiaire débordant sur les trois côtés pour protéger un éventuel épaississement de la partie inférieure. C'est à partir de 1472 que furent construits à Nyon des contreforts de ce type, les premiers chronologiquement dans le diocèse de Genève, et par bonheur explicitement exécutés par des maçons de la ville de Genève, où aucun n'a survécu dans son état primitif, mais déjà apparus ailleurs en Savoie depuis la fin du XIV^e siècle (Pierre-Châtel et Moutiers-en-Tarentaise) et explicitement dus également à des maîtres genevois (voir fig 152 et 162). Ces contreforts reposent sur les murs de séparation entre les chapelles méridionales et n'y apparaissent qu'au-dessus d'elles, sauf celui de l'extrémité sud-est, le seul à subsister (fig. 302); au nord, ils formaient en revanche la tête visible des mêmes murs, mais ils ont été modernisés en 1882. Bien connus par une photographie ancienne, ils flanquaient aussi la façade, où ils ont également été remplacés alors par des contreforts plus «modernes»³⁹.

Malgré sa sobriété et son austérité, bien accordées avec la simplicité de son chœur «bernardin», la nouvelle nef de Notre-Dame de Nyon représente un jalon rare du passage sans heurt et même harmonieux du XIV^e siècle à la fin de l'époque gothique.

L'agrandissement de Saint-Martin de Bursins. – C'est en 1472 ou à partir de cette année-là, où le 24 février l'évêque consacra l'emplacement de la vieille cure démolie «tant pour l'agrandissement de l'église que pour celui du cimetière»⁴⁰, que durent être exécutés d'importants travaux à l'église Saint-Martin, à la fois ancienne église priorale clunisienne, dépendant de Romainmôtier, et église paroissiale de Bursins. Ces travaux consistèrent en l'élargissement de la nef romane, après qu'on eut procédé à un fort raccourcissement, en tout cas postérieur à 1412⁴¹, en la reconstruction d'un clocher, et surtout en l'extension du chœur rectangulaire, voûté en berceau du XIV^e siècle (?), par un sanctuaire avec abside polygonale à trois pans couvert d'ogives retombant sur des colonnes engagées (fig. 303)⁴²; elle présente la particularité, pour ce type de chevet, de ne pas avoir de contreforts, ce qui se retrouvera, excepté dans des chapelles annexes, surtout à Morat dès 1481 et dans le Nord vaudois (fig. 304 a, et voir p. 282).



Fig. 303. L'église Saint-Martin de Bursins. Le chœur (vers 1472), attribuable à Jaquemet Palliard, de Genève. Vue intérieure, après la dernière restauration. Les remplages sont des restitutions de 1902 (photo Claude Bornand, 1994).

Il est tout à fait plausible que ce nouveau chœur, qui montre un sens évident du bel ouvrage et du détail décoratif, ait été le fait de maçons d'un haut niveau professionnel, comme ceux que leurs prétentions financières, correspondant sans doute à une qualité plus affirmée, avaient écartés du chantier de Nyon en 1470, c'est-à-dire *Jaquemet Paillard*, de Genève, et son aide *Vaucher Rossel*, de Founex (voir ci-dessus, p. 163). Ce qui pourrait le laisser croire de manière plus stricte, ce sont les rapports qui existent entre le chœur de Bursins et celui de Saint-Germain de Genève, œuvre de Pierre de Domo et de Jaquemet Paillard justement, datant de 1460 environ. On y retrouve les mêmes ogives simples, retombant en pénétration directe dans les colonnes engagées, et des profils prismatiques proches, à doubles cavets, comme parfois dans la région de La Côte (voir fig. 329: tableau) et sans doute, dans ce contexte, d'influence essentiellement «savoyarde»⁴³, mais on y remarque aussi, dans les bases notamment, une recherche décorative très originale et beaucoup plus poussée dans le détail qu'à Genève et même ailleurs (fig. 304). L'ambition artistique de ce monument se lit également dans l'absence, exceptionnelle ici, de fenêtre orientale, donc dans l'axe, qui ne peut guère s'expliquer que par la présence d'un grand retable ou le projet d'en placer un⁴⁴.

Quant au clocher, malencontreusement surélevé lors des grands travaux de 1901–1903, il appartient au type archaïsant le plus développé de la Côte vaudoise, à baies jumelées en plein cintre sous-tendues par un cordon continu (voir fig. 305 a et b et encadré p. 519).

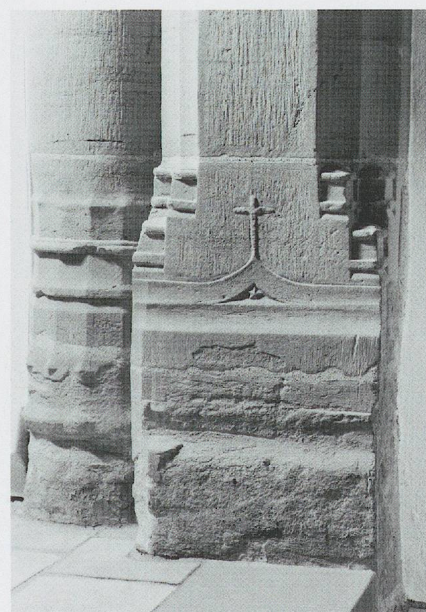


Fig. 304. L'église Saint-Martin de Bursins (vers 1472): détail des bases de l'arcade et d'une colonne engagée du chœur (Claude Bornand).

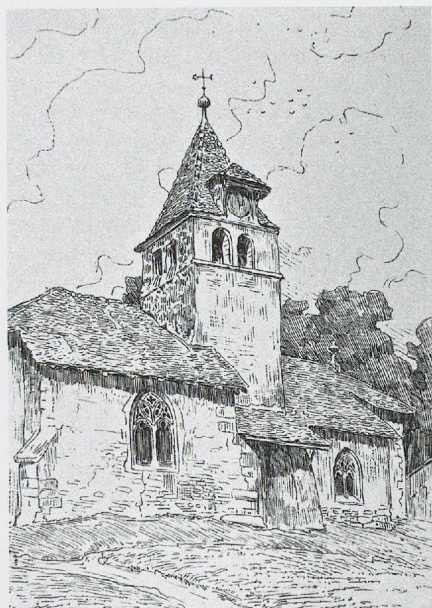


Fig. 305 a. L'église Saint-Martin de Bursins. La face sud avec le clocher et les deux chapelles dans leur état ancien: dessin du peintre Emile David Turrian, publié dans *Les temples nationaux*, 1896.

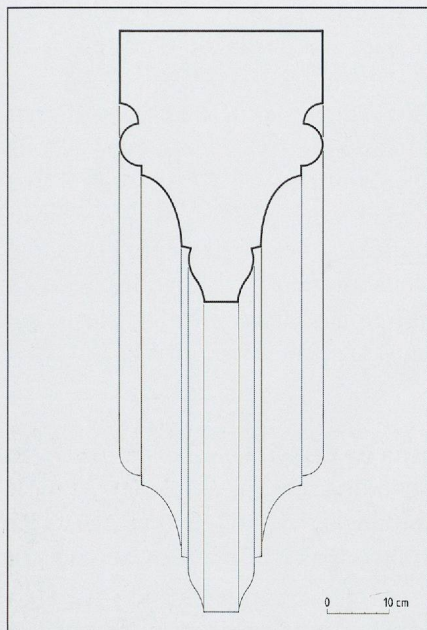
Fig. 305 b. L'église Saint-Martin de Bursins. Vue d'ensemble du sud-est (vers 1472): la chapelle Saint-Antoine, le porche et le clocher, la chapelle Saint-Jean et le chevet (photo Claude Bornand, 2009).



Notre-Dame des Cordeliers à Morges et la question de Hugues Machard, de Ternier.

– Bien que hors du diocèse de Genève, Morges subit encore parfois l'influence directe de la ville des foires internationales, c'est pourquoi nous en parlons maintenant, à la fin des exemples d'apports de voisinage, quitte à nuancer cette appréciation en conclusion. Une nouvelle maison de Frères Mineurs de l'Observance, autorisée en 1494 par le pape et prévue d'abord à Lausanne, fut fondée finalement à Morges; elle avait été demandée par l'évêque Aymon de Montfalcon, qui aida financièrement à son établissement et offrit le terrain en 1497, mais c'est seulement le 24 mai 1500 qu'il posa lui-même la première pierre de l'église conventuelle⁴⁵. Celle-ci n'était apparemment pas terminée en 1504 ou 1505 et peut-être même pas entièrement vers 1514 et 1515, années où l'on faisait toujours des legs et des dons importants soit «pour la réparation de l'esglise dudit couvent», soit encore, plus logiquement, «pour son achèvement»⁴⁶. Le couvent, malheureusement entièrement disparu, avait été construit, outre la générosité épiscopale fondamentale, grâce à celles de Philibert, duc de Savoie, puis de sa veuve Marguerite d'Autriche dès 1504, et du seigneur Georges d'Antioche, frère d'Annable, premier gardien des Franciscains de Morges. Il s'élevait au lieu dit «A l'Abbaye», vers l'angle occidental des murs de la ville, mais hors de ceux-ci.

Pillé en 1530 par les Suisses, vidé de ses religieux et purgé de tout ce qui avait appartenu au culte catholique en 1536 lors de la Réforme, le «couvent de l'église» n'aurait survécu que très temporairement par l'utilisation de cette dernière comme premier «temple» de Morges, alors que les bâtiments claustraux auraient été démolis dès 1539 déjà pour servir de carrière lors de la grande restauration bernoise du château. Nous ne savons rien de ses dispositions et de son aspect, mais, comme seuls des qualificatifs admiratifs



en évoquent le souvenir, nous pouvons penser que c'était un monument important, qui aurait dû faire date dans l'histoire de l'art régional et qui ne peut être mis de côté par les historiens de l'art sans autre forme de procès: Jeanne de Jussie en a énuméré les richesses meubles malmenées en 1530 une première fois⁴⁷ et le chroniqueur Guillaume de Pierrefleur, d'Orbe, le trouvait «moult bel»⁴⁸.

En ce qui concerne l'architecte de ce monument disparu, on en est réduit aux hypothèses. Nous savons pourtant qu'en 1509 un maçon nommé Huguet Machard, qui n'est qu'habitant, réside à Morges mais que ce n'est pas n'importe quel artisan, puisqu'il est associé à François de Curtine, le maître d'œuvre raffiné de la nef de Saint-Martin à Vevey (voir pp. 198 sq.), dans l'expertise des grands travaux effectués à l'abbaye cistercienne de Montheron, près de Lausanne, par d'autres bons maîtres régionaux, Jean Chollet et Pierre Huguet, francs-comtois quant à eux⁴⁹ (voir Documents, n° 11, pp. 692-693). Nous proposons d'envisager comme hypothèse de travail que ce personnage, d'une notoriété certaine dans ce contexte et installé temporairement à Morges, s'identifie, d'une part, au maçon-architecte de l'église des Cordeliers, alors en construction, et que, d'autre part, il ne fait qu'un avec un maçon de Ternier, bourg dominant Saint-Julien-en-Genèvevois et tout proche de la frontière actuelle; sous les mêmes noms et prénoms, *Hugues ou Hugonet Machard*, il y possède encore une maison en 1496 et, en tout cas en 1491, est attesté à Genève aussi⁵⁰. Mais aurait-il déjà collaboré avec ce Jacques Rosset (Rossel), probablement le grand maître «genevois» de ce nom, aussi en activité à Morges alors, qui, lui, est payé en 1508 par la ville pour avoir fait le chœur de l'église urbaine? (voir p. 98).

Si l'étude de la modénature a une signification, ce que nous pensons, on peut alors affirmer que le profil des claveaux de nervures gothiques retrouvés en remploi dans les murs du château et qui proviendraient des Cordeliers est révélateur (fig. 306). Il offre une parenté, pour l'instant unique, avec la mouluration des deux croisées d'ogives du «vestibule», dit la «chapelle», du *château du Rosay* à *Bursins* (après 1509)⁵¹ (fig. 307-308 et voir fig. 329: tableau), variante exceptionnelle dans nos régions du profil à tore avec large listel flanqué de gorges suivies de tores – le tore et la gorge étant ici nettement séparés; ce qui tendrait à confirmer d'une part que son appartenance est plutôt «genevoise», tout comme la présence dans le diocèse d'un banc de

Fig. 306. L'église disparue des Cordeliers de Morges (dès 1500), attribuable à Hugues Machard, de Ternier (Haute-Savoie) et Genève. Profil d'un claveau réemployé au château baillival (dessin René Tosti, *MAH, Vaud, V*).

Fig. 307-308. Le château du Rosay à Bursins. Le vestibule dit «la Chapelle» (après 1509) attribuable au «maître d'œuvre des Cordeliers de Morges»: tronçon de colonne engagée portant les croisées d'ogives et posé sur un banc en pierre, et la clef de voûte aux armes de François de Senarclens (photos Claude Bornand, 1972 et 2009).

pierre portant les colonnes engagées qui reçoivent la voûte (voir p. 142), et, d'autre part, que l'activité d'Hugues Machard n'a pas laissé d'autres traces décryptables, du moins pour l'instant⁵².

Malgré tout, nous nous sommes également demandé s'il ne pouvait pas s'agir d'un des architectes non encore identifiés qui travaillent pour l'évêque de Lausanne au début du XVI^e siècle, notamment à sa cathédrale et au château de Glérolles, avant d'être supplantés ou remplacés vers 1515 par Pierre Magyn et Jean Contoz, et sur l'activité desquels on reviendra plus loin (voir pp. 211 sq). Dans tous ces cas, la collaboration ne relèverait plus d'un simple effet de voisinage, mais bien d'un choix délibéré, facilité par le fait qu'Aymon de Montfalcon, évêque de Lausanne, fut aussi, de 1497 à 1509, administrateur du diocèse de Genève⁵³.

La question de l'église des Dominicains de Coppet. – Dans le cas de cet édifice pourtant de première importance et d'une certaine ampleur – 32 m de long sur 8,60 de large et haut de 11,60 m dans œuvre (fig. 309 et 310) – les documents, s'ils nous informent abondamment sur l'opposition du couvent

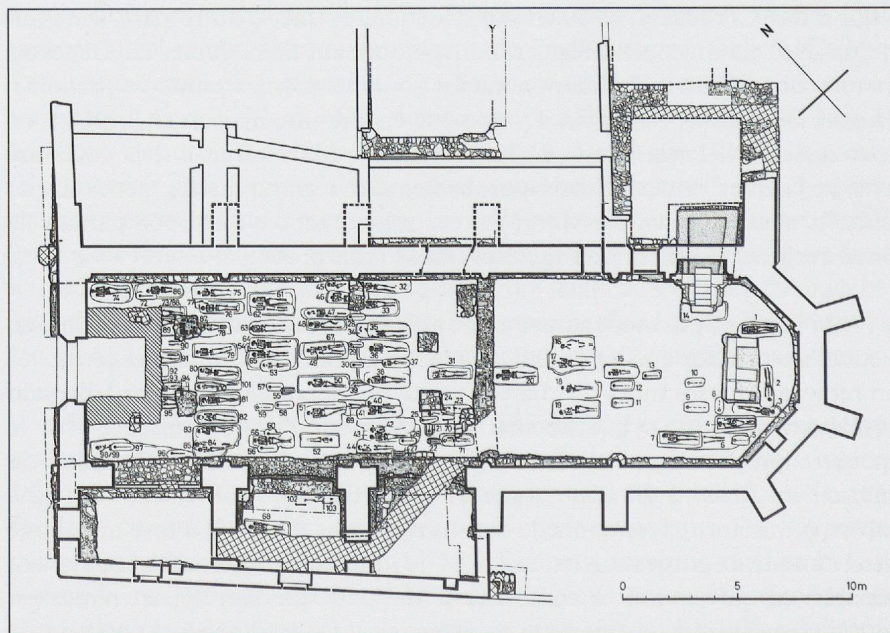


Fig. 309. L'église des Dominicains de Coppet (vers 1492–1494). Elévation de la face sud, avec les indications des investigations archéologiques terminées en 1994 (relevé Atelier d'archéologie médiévale, Moudon).

Fig. 310. L'église des Dominicains de Coppet (vers 1492–1494). Plan des fouilles de l'église de 1980 à 1994 sous la direction de Peter Eggenberger, archéologue médiéviste: au niveau de la couche supérieure (Atelier d'archéologie médiévale, Moudon).

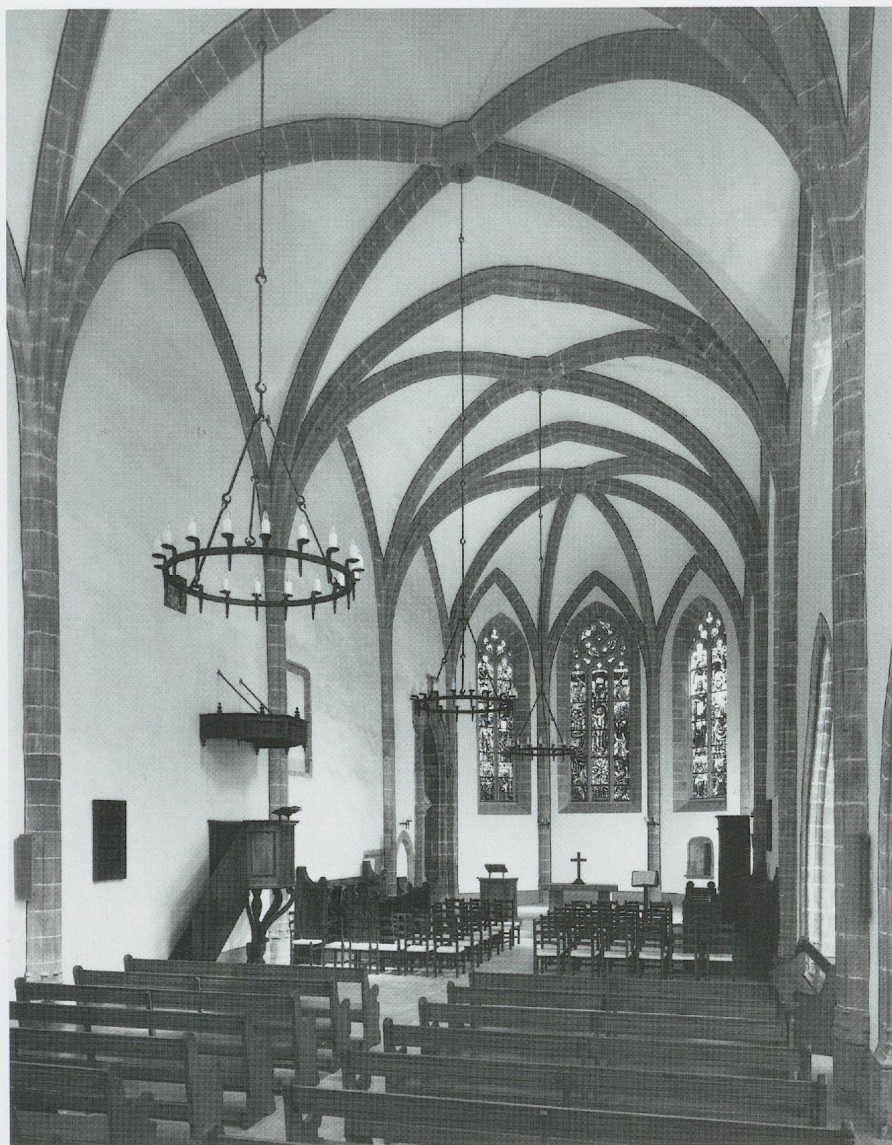


Fig. 311. L'église des Dominicains de Coppet (vers 1492–1494). Vue vers le chœur, après la dernière restauration (photo Claude Bornand, 1994).

des Dominicains de Genève à cette entreprise proche et concurrente, ne nous apprennent positivement rien sur sa construction, sinon qu'elle était celle d'un couvent des Dominicains de l'Observance fondé en 1490 par le seigneur Amédée de Viry, juste après qu'il eut, en 1487, institué sa collégiale de Viry en Genevois (voir p. 57). Ils ne permettraient guère d'en cerner la chronologie et donc d'en situer la construction, que nous serions bien en peine de dater de manière précise sans l'aide de la dendrochronologie: cette dernière place l'exécution de la charpente vers 1492–1494 déjà, contrairement à l'opinion traditionnelle, alors que la première mention sûre de l'église ne remonte qu'à 1512⁵⁴. L'archéologie, pour sa part, confirme qu'elle a été édifiée sur les restes d'anciens bâtiments de la ville neuve, dont une partie de la chapelle de son hôpital, et elle révèle de plus que le chœur a été agrandie d'une travée vers l'est après la pose des fondations d'une première abside⁵⁵. Les dernières grandes restaurations ont eu lieu en 1925–1927 et 1981–1990.

Elle offre le type même de la plupart des grandes églises paroissiales genevoises: à large nef unique, poursuivie sans solution de continuité, ou presque, par un chœur terminé en abside à trois pans, et entièrement voûtées d'ogives⁵⁶ (fig. 311-312 a). Mais il faut savoir qu'à la fin du Moyen Age, c'est un type multifonctionnel dans l'architecture religieuse savoyarde, puisqu'on le retrouve aussi bien dans des églises paroissiales (Flaxieu, Courmangoux⁵⁷), carthusiennes (Pierre-Châtel⁵⁸), bénédictines (Lémenc⁵⁹), que dans celles des ordres mendiants (Thonon, Myans et Pont-de-Beauvoisin⁶⁰).

Fig. 312. L'église des Dominicains de Coppet (vers 1492–1494). Relevés des investigations archéologiques en 1925–1927 par Frédéric Gilliard, architecte (parus dans la *Revue historique vaudoise*, 1927):

- a. Coupe longitudinale du côté nord, avec l'indication de la porte de l'ancien jubé;
b. Plan des fouilles et des voûtes.

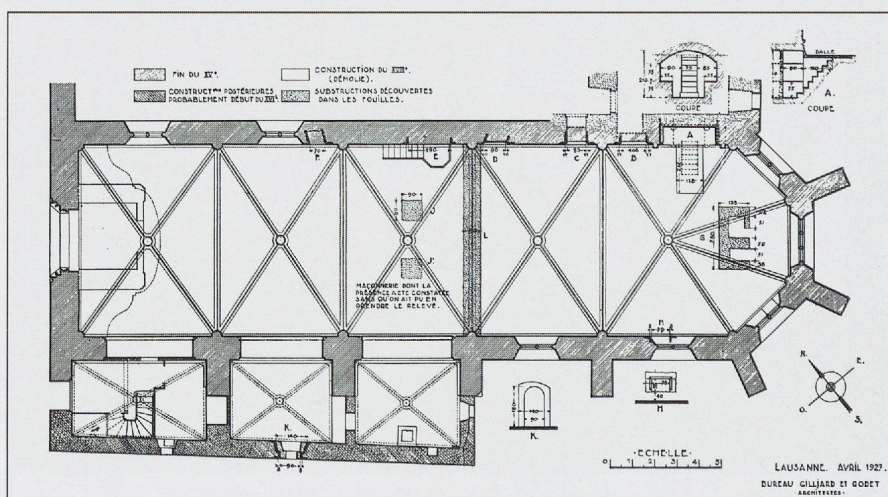
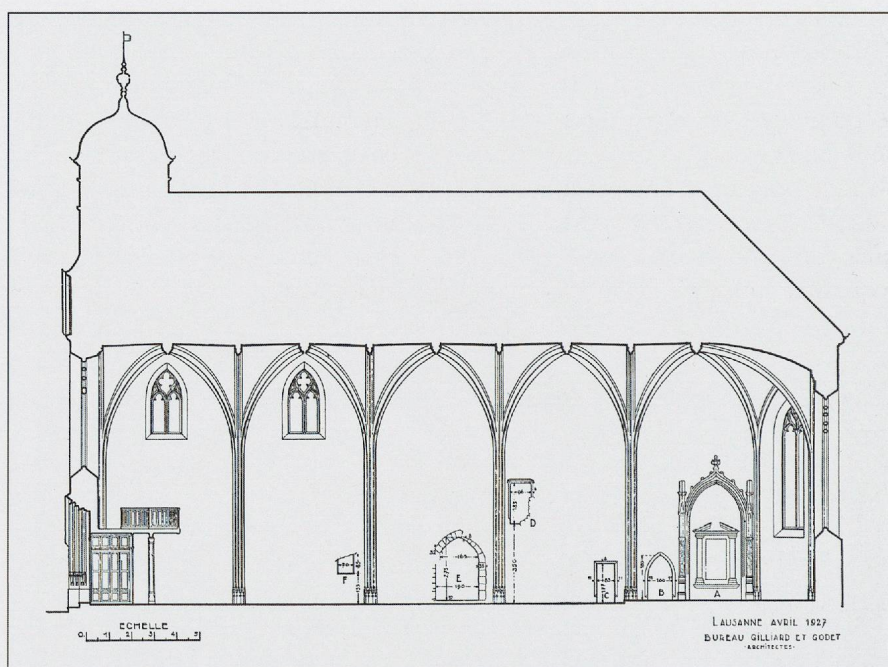


Fig. 313. L'église des Dominicains de Coppet (vers 1492–1494). Une base de colonne engagée de la nef (photo Claude Bornand, 1994).

Cet unique espace, d'une belle venue, se subdivisait pourtant en deux parties à l'origine, non pas dans son architecture même, comme cela avait souvent été le cas dans les églises d'ordres mendiants, mais simplement au moyen d'un jubé, dont les traces du mur de clôture notamment avaient déjà été retrouvées dans les fouilles de 1927 et auquel on accédait par une porte haute, maintenant murée, donnant dans les bâtiments du couvent (fig. 312 b).

Quant aux simples croisées d'ogives avec formerets et en pénétration directe dans les colonnes engagées, elles se distinguent par l'équilibre de leur gabarit et par leur profil identique, en tore à listel suivi de gorges-tores, fréquent dans l'orbite de Genève, leur particularité résidant dans le fait que, pour une fois, tous les listels se prolongent le long des colonnes et aboutissent chacun à des bases prismatiques, type qui, simplifié, représente l'une des principales créations des maçons-architectes «genevois» dans nos régions, comme il a été dit, et, dans le cas présent, la plus monumentale et la plus convaincante et peut-être la plus ancienne⁶¹ (fig. 313 et voir pp. 10-11).

La série complète des baies constitue l'un des éléments les plus riches en informations de ce monument du fait qu'elles ont toutes conservé leur remplage, contrairement à la presque totalité des églises de la région de Genève et même de la Côte vaudoise (un à Commugny, deux à Bursins et

deux à Perroy). La façade, encore gothique sous son fronton classique de 1723 environ, se compose, selon l'un des schémas traditionnels, d'un portail à voussures surmonté d'une grande baie à trois formes (voir pp. 57-58), dont le remplage complexe mais très équilibré montre au sommet un soufflet soutenu par une double paire de mouchettes et, en bas, deux petits soufflets flanqués chacun d'une paire de mouchettes simplifiées (fig. 314), extension du type qu'on trouve à Saint-Anatoile de Salins (Jura)⁶². Au chevet, la fenêtre aussi à trois formes trilobées dans l'axe du chœur comprend une grande rose à quatre mouchettes tournantes, appuyée à deux petites mouchettes, lobes en

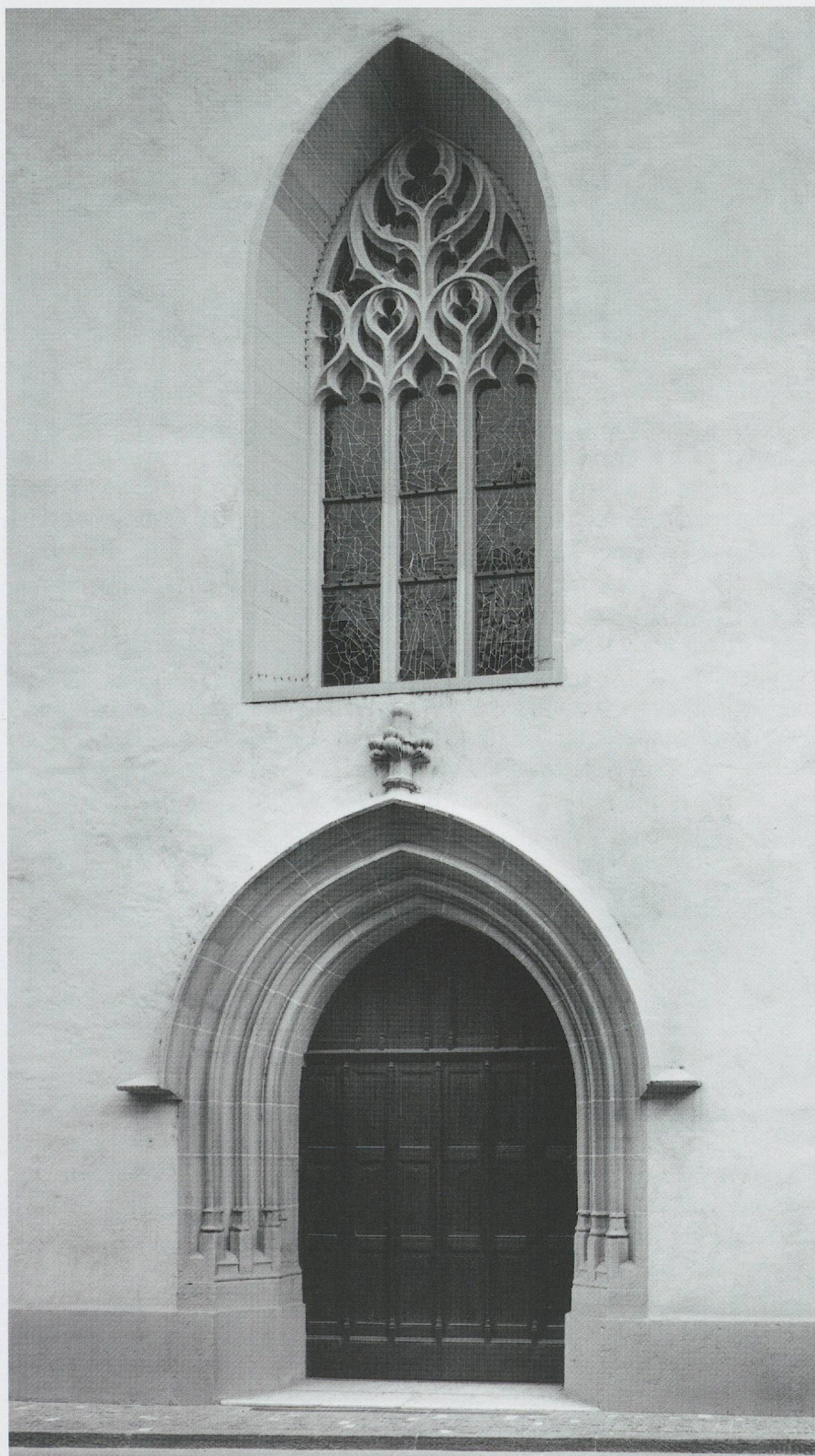
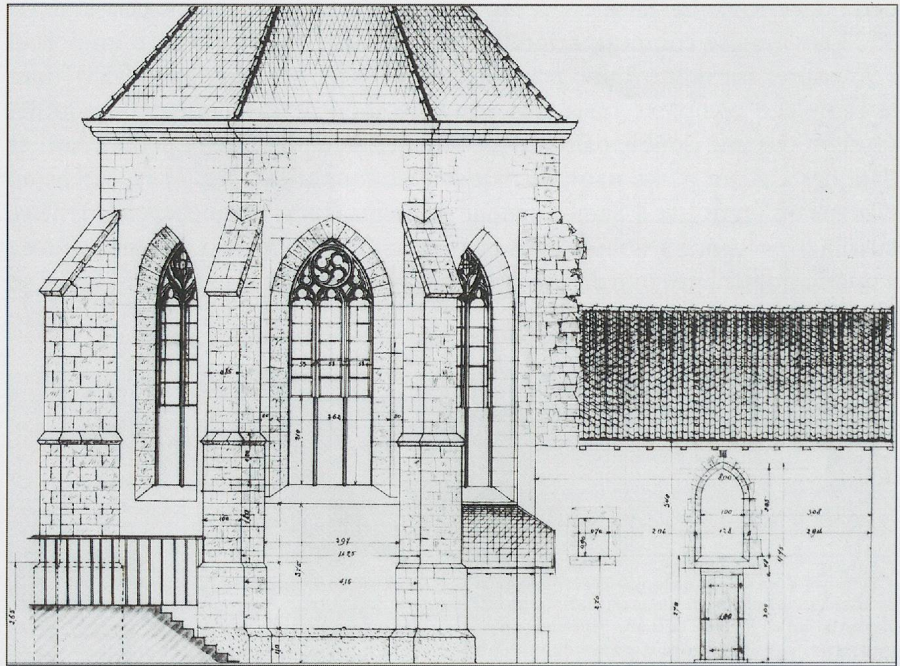


Fig. 314. L'église des Dominicains de Coppet (vers 1492-1494). La partie gothique de la façade (photo Claude Bornand, 1994).

Fig. 315 a. L'église des Dominicains de Coppet (vers 1492–1494). Le chevet avec les vestiges du clocher et de la chapelle nord: élévation de 1901 environ, détail d'un calque (Archives des Monuments historiques aux ACV).



bas – la plus belle, dans nos régions, de cette morphologie. Toutes les autres baies ont deux formes trilobées, les cinq de la nef, à grand quadrilobe étiré, et les quatre du chœur, à deux mouchettes plongeantes symétriques en continuité avec le meneau et portant un petit soufflet (fig. 315); ces dernières sont également visibles dans la région lémanique, avec petits soufflet, quadrilobe ou trilobes, notamment à Perroy, vers 1481/1488, à Bursins, vers 1518, et à Montreux, 1495-vers 1498 (voir fig. 322, 342, 411 et 413).



Fig. 315 b. L'église des Dominicains de Coppet. Détail de la figure 317.

De plus, à l'instar des églises urbaines de Genève et de nombreuses autres églises régionales, surtout dans l'ancien diocèse de Genève⁶³, celle des Dominicains de Coppet a reçu, avant la Réforme bien sûr, une série de chapelles contiguës au sud, seul côté dégagé, puisque les bâtiments du couvent s'y appuyaient au nord (fig. 316). Elles sont de dates diverses, pour la plupart du 1^{er} tiers du XVI^e siècle avec le même genre d'arcades en arc brisé trapu, mais certaines ont été modernisées: il n'en sera pas question en détail ici⁶⁴.

À l'extérieur, sur les faces dégagées au moins partiellement, l'église est enveloppée d'une remarquable série de contreforts de type «genevois», qui donnent au chevet, avec ses percements hiérarchisés, une harmonie qui n'est malheureusement visible que du lac.

L'utilisation de colonnes engagées sans chapiteaux mais sur lesquelles courent les listels descendant directement des nervures et le type de ses contreforts sont des manières privilégiées des maîtres d'œuvre «genevois» de l'époque flamboyante et rattachent bien cette église à la cité épiscopale. Les belles stalles, dont il subsiste d'intéressants vestiges, confirment de leur côté cet apport, trahissant les mains de l'atelier des sculpteurs Peter et Mattelin Vuarser, Genevois d'adoption⁶⁵. L'architecture de l'église elle-même, simple et raffinée à la fois, témoigne d'un savoir-faire accompli, dont la réalisation ne peut être que celle de l'un de ses grands maçons-architectes. C'est d'autant plus plausible qu'Amédée de Viry, seigneur de Coppet et fondateur du couvent, était richement installé à Genève même et puissant alors en tant que vidomne du duc de Savoie⁶⁶ (voir p. 57).

Nous avons pensé longtemps, d'abord pour des raisons chronologiques, devenues entre-temps caduques, qu'il pouvait s'agir de maître Jacques Rossel, originaire de Scientrier ou d'Arenthon en Faucigny et nommé bourgeois de Genève en 1516, qui y reconstruisit la tour sud de la cathédrale Saint-Pierre

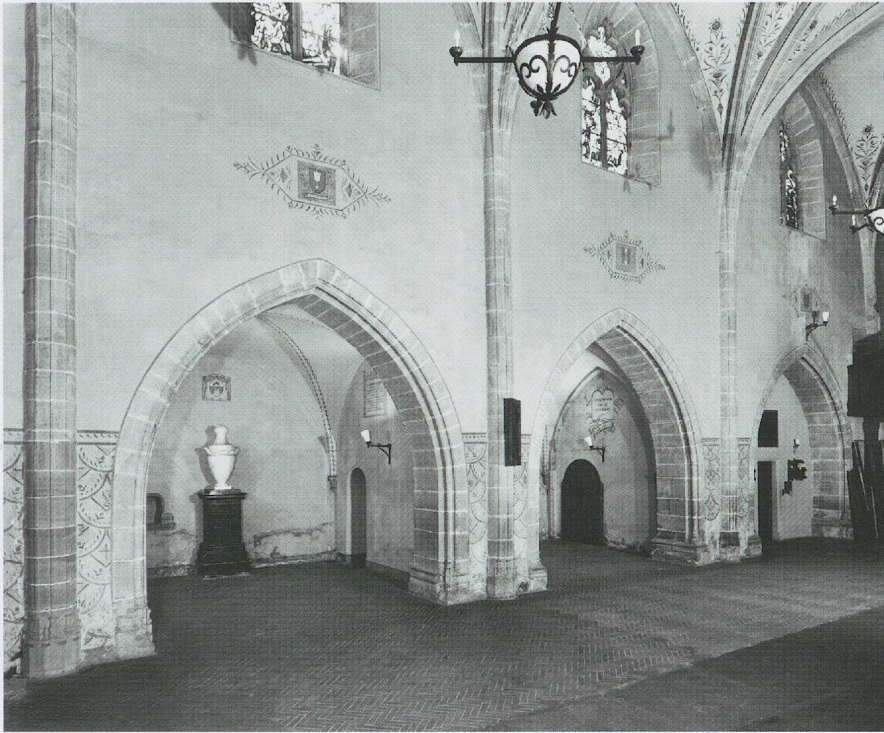


Fig. 316. L'église des Dominicains de Coppet (vers 1492–1494). L'intérieur: le côté sud de la nef, avec la série des chapelles, état au début des dernières restaurations (photo Fibbi-Aeppli, 1981).

dès 1510 et qui éleva, ou en tout cas acheva en 1535, l'ancienne église des Cordeliers d'Annecy – l'actuelle cathédrale (voir ci-dessus, pp. 100–106). Si ce maçon-architecte n'est pas attesté à Coppet à la fin du XV^e siècle, il l'est peut-être à Morges déjà en 1508 pour la reconstruction du chœur (démoli) de l'église⁶⁷ (voir fig. 169), le décalage chronologique se réduit donc... et la probabilité de son intervention à Coppet augmente!

Notons que, sans abandonner cette piste plausible, on aurait pu penser, à un bien moindre degré, à François de Curtine, mais probablement pas à Hugues Machard.

De la tour sud de Saint-Pierre au tombeau d'Amédée de Viry

Si l'on reprend l'analyse comparative, cette fois-ci entre certains détails de la tour sud de Saint-Pierre, commencée en 1510 par Jacques Rossel (voir fig. 174–176), et le tombeau monumental d'Amédée de Viry († 1518/1519) à Coppet (fig. 317), on constate que les piédroits de ce dernier sont pratiquement identiques aux pilastres plaquant les contreforts sud-ouest de la tour de la cathédrale de Genève: ils présentent, entre autres détails, la même moulure faciale à deux pans réservée au fond d'une rainure, cas unique dans nos régions mais pas rare ailleurs, tandis que l'arcade montre un profil apparenté à celui de la rose inférieure de cette même tour (voir fig. 315 b et 175). Cette contribution tardive de Jacques Rossel n'entraînerait aucune certitude qu'il ait participé à la construction de l'église même, mais montrerait au moins l'intérêt encore porté par les Viry à ce maître d'œuvre.

Quoi qu'il en soit, il nous suffit de retenir pour l'instant le fait essentiel que Johann Rudolf Rahn, le père de l'histoire de l'art en Suisse, avait déjà souligné: l'église de Coppet est bien, dans la région «genevoise», le point de perfection artistique du type d'églises à nef unique⁶⁸. Mais, pour en revenir à nos catégories, peut-on, comme pour celle des Cordeliers de Morges, parler encore de simple influence de proximité à propos de cette église de Coppet? Il ne le semble pas...

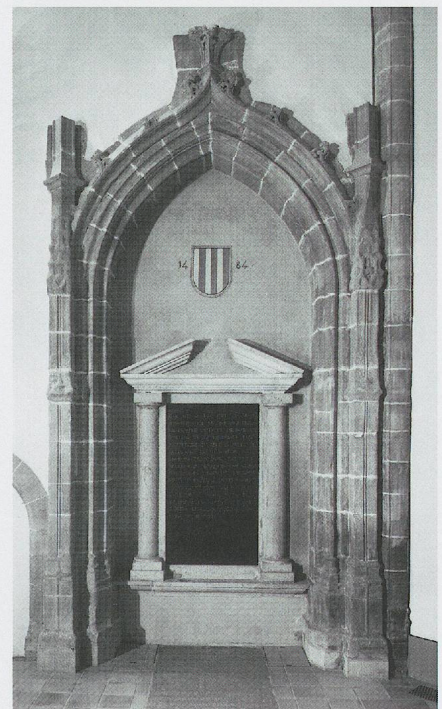


Fig. 317. L'église des Dominicains de Coppet. Le tombeau d'Amédée de Viry, mort en 1518 ou au tout début de 1519 (photo Claude Bornand, 1997). Voir fig. 315 b.

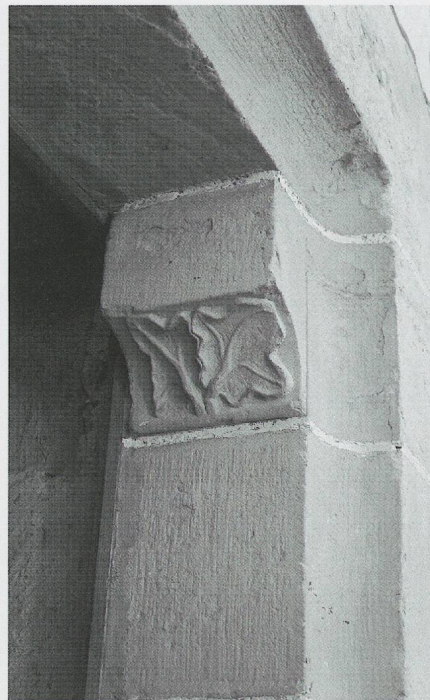


Fig. 318. L'église Notre-Dame de Perroy. Le clocher à beffroi archaïsant, vers 1481–1487 (photo MG, 2012).

Fig. 319. Le chœur (vers 1481/1487): vue de l'intérieur vers l'est (photo MG, 2012).

Fig. 320. Le chœur (vers 1481/1487): l'un des coussinets de la porte nord (photo MG, 2012).

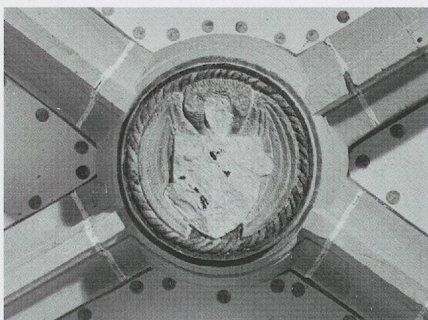


Fig. 321. L'église Notre-Dame de Perroy. Le chœur (vers 1481/1487): la clef de voûte aux armes des prieurs Benoît (photo Claude Bornand).

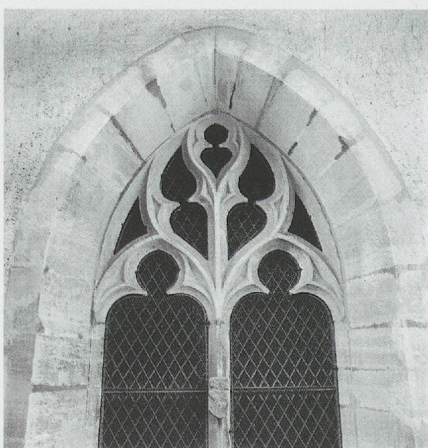


Fig. 322. L'église Notre-Dame de Perroy. Le chœur (vers 1481/1487): l'extérieur de la fenêtre méridionale (photo Claude Bornand).

Le chœur de l'église Notre-Dame de Perroy. – C'est en fait le seul agrandissement de chœur qui se justifierait dans nos régions par une utilisation monastique⁶⁹, car l'église, paroissiale de Perroy et de la ville de Rolle, était aussi celle d'un prieuré bénédictin dépendant de l'abbaye de Tournus – ailleurs les transformations en «collégiale» elles-mêmes n'ayant pas, à cette époque, entraîné de telles extensions, parce qu'inachevées ou trop tardives, comme ce fut le cas à Vuillerens en 1501, sinon, mais non documentée, peut-être seulement à Estavayer vers 1502 (voir p. 288).

A Perroy, la reconstruction était en cours en 1481 et devait être terminée dans le délai de six ans avec celle du clocher contigu⁷⁰. Si ce dernier présente les caractères archaïsants, de tradition romane – baies jumelées en plein cintre et sur cordon, qu'on retrouve essentiellement sur la Côte vaudoise (fig. 318 et voir p. 519) – l'ample chœur (environ 7 m sur 9 et 7 m de haut dans l'œuvre), de simple plan rectangulaire et couvert de deux croisées d'ogives, est bien de son temps, avec ses fines nervures, profilées en tore à listel flanqué de gorges-tors et retombant en pénétration dans les colonnes engagées sur de hautes bases prismatiques semi-polygonales (fig. 319); de même que ses contreforts de type «genevois» et ses fenêtres à deux formes portant un quadrilobe pointu dans celle de l'axe ou deux mouchettes et un soufflet au sud (fig. 322) – cette dernière à meneau prolongé, comme à Bursins et à Coppet. Rareté ici: de légers motifs végétaux ornent les coussinets du linteau de la petite porte nord du chœur (fig. 320), et quatre petites feuilles cantonnent la clef de voûte circulaire à écu héraldique, comme à la chapelle nord-ouest de Commugny, alors que la seconde clef montrait les armes des prieurs de la famille Benoît, soit de Nicod (1450–1482) soit plutôt de Rodolphe (1482–1526/1529), son neveu, dans un écu tenu de face par un ange aux larges ailes, dans la tradition genevoise (fig. 321). La nef à poteaux de 1538 a été néo-classicisée en 1828⁷¹. Dernière grande restauration en 1983–1985.

Les séries de chapelles privées et les chapelles les plus importantes de la Côte vaudoise

D'une manière bien moins homogène qu'à Nyon (voir pp. 163-164 et 181) de nombreuses chapelles contiguës flanquent ou flanquaient les nefs des églises d'Aubonne, Commugny et Genolier, dont certaines sont analysées à part (ci-dessous et pp. 183 et 186) et, à un moindre degré, d'Allaman (voir p. 155) et de Coppet. On retrouvera plus tard le besoin d'homogénéité lors de la reconstruction de la nef de Saint-Martin (1522-1532) à Vevey, mais dans ce cas cette solution est due sans doute à l'influence des grandes églises de l'époque, comme Berne, Bienne et Bourg-en-Bresse, et non simplement sous l'inspiration d'un maçon-architecte d'origine genevoise (voir fig. 363, 371-373). Sur la Côte vaudoise, on rencontre des chapelles flanquant les chœurs à Commugny, comme il va être dit, à Bursins⁷² et à Lavigny (voir p. 934); elles sont ou étaient bien présentes aussi à Genève, à Confignon et à Hermance et, en Haute-Savoie, à Ballaisson, à La Roche-sur-Foron et à Menthon-Saint-Bernard; apparemment plus rares ailleurs (Romainmôtier, Lignerolles...).

Le chœur et les chapelles de l'église Saint-Christophe à Commugny. –

Paroissiale de la petite ville de Coppet depuis la fin du XIII^e siècle, cette église composite, dont l'histoire du site, fouillé lors des grands travaux de 1931-1932, remonte à l'époque romaine, est importante aussi par le fait que le duc de Savoie, cas rare ici, en est le patron depuis le milieu du XV^e siècle⁷³. Elle frappe par son caractère trapu, simple et archaïsant, avec chœur carré et large nef unique, et par le nombre de ses chapelles contiguës (fig. 323 à 325).

Le chœur devait être reconstruit plus vaste dès 1481⁷⁴; ce n'est pourtant pas tant par son ampleur, modeste (5 m sur 6), qu'il retient l'attention que par ses dispositions: il porte un clocher finalement de type roman mais de la fin du gothique, bien dans la tradition de la Côte vaudoise (voir encadré p. 519), et il n'est couvert que d'une seule croisée d'ogives, profilées en tore à

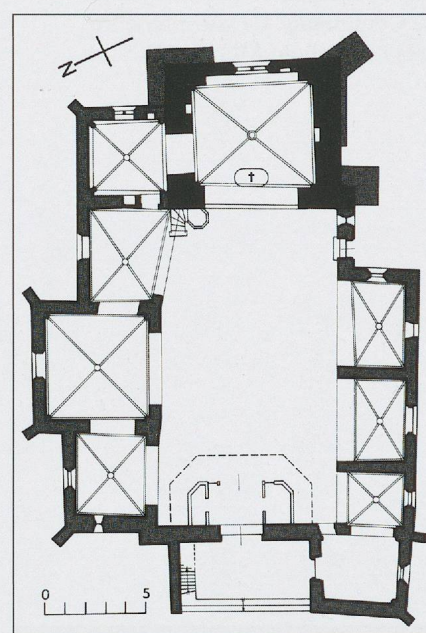


Fig. 323. L'église Saint-Christophe de Commugny. Le plan avec les voûtes (dessin de A. H. Larsen, dans le *Kunstführer durch die Schweiz*, II, 1976).



Fig. 324. L'église Saint-Christophe de Commugny. Vue du nord-ouest (photo MG, 2010).

Fig. 325. L'église Saint-Christophe de Commugny. La vue intérieure vers l'est (photo MG, 2012).



listel, cavets et chanfrein et retombant en pénétration directe sur des colonnes engagées; exceptionnellement, le mur oriental s'allège d'une grande arcade en arc brisé, bordée d'un tore à listel finissant sur des bases prismatiques, qui dédouble l'arc formeret oriental (fig. 326): serait-ce un rappel de la disposition de l'ancienne église retrouvée en fouilles?

La nef actuelle, sans doute fort remaniée aux XIV^e et XV^e siècles, avec couvrement maintenant simplement lambrissé, mesure de 8,50 à 9 m de largeur sur 15,50 m – alors que l'arc triomphal du chœur, amenuisé en 1819 et restitué en 1931, est large seulement de 4,80 m. Six des huit chapelles privées annexées donnent directement sur la nef, une autre plus ancienne au nord s'ouvre sur le chœur et une autre encore s'adosse au sud du porche extérieur⁷⁵. Deux d'entre elles, présentes dès avant la reconstruction du XV^e siècle, en ont gardé des vestiges même si elles ont été remaniées ou reconstruites par la suite – nous laisserons de côté pour le moment celle du nord du chœur (voir p. 181) – mais la plupart ont été édifiées avant 1481 et une seule explicitement au XVI^e siècle, en 1512, comme le rappelle une inscription. Malgré l'abondance des renseignements sur ces chapelles et à la suite des érudits locaux, il nous a été impossible de les localiser à coup sûr, à part celles de la famille de Châteauvieux et du peintre Guillaume Coquin, dont il sera question plus loin, sauf à suivre le sens de la visite pastorale de 1518, qui va du nord-est au sud-est en passant par l'ouest et ne parle apparemment pas de la chapelle donnant sur le chœur.

Elles offrent toutes sur la nef une arcade en arc brisé plus ou moins écrasé, soulignée par un tore comme celle du chœur ou plus richement profilée, et montrent une certaine diversité stylistique, bien qu'elles ne se couvrent que de simples croisées d'ogives, toutes également avec formerets. Deux sont, comme le chœur, au moins en partie à supports en forme de colonnes engagées, sans chapiteau, cas rares pour des chapelles même à Genève, les autres sur culots simples ou à écu, ou plus rarement sculptés. Les clefs sont vides ou ont gardé des motifs graphiques (monogrammes «ihs» et «gq» de Guillaume Coquin: voir fig. 288) ou décoratifs (quadrilobe à pointes feuillues dans un carré curviligne); cette dernière est doublée par un large anneau au niveau des nervures (fig. 327), une autre comporte le monogramme «ihs», mais inscrit dans deux carrés curvilignes entrelacés (fig. 328). Au nord, les chapelles sont reliées par un passage percé peu après la Réforme et complété en 1932; celle du milieu, la plus grande de toutes, carrée avec 5,20 m sur 5,10, atteint presque les dimensions du chœur.

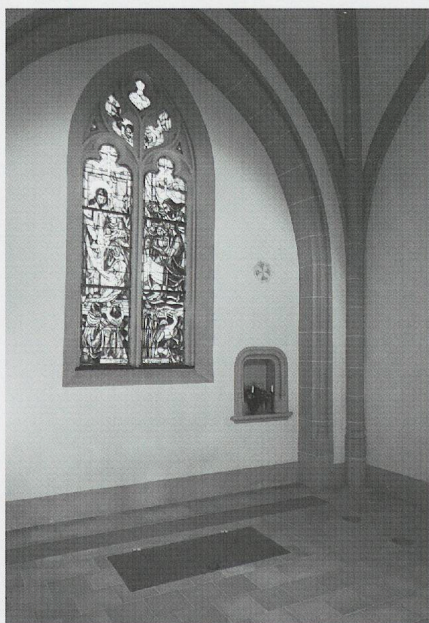


Fig. 326. L'église Saint-Christophe de Commugny. L'angle sud du chœur, avec la retombée de l'arcade d'allègement et une colonne engagée de la croisée d'ogives. Le remplage ne date que de 1932 (photo MG, 2012).

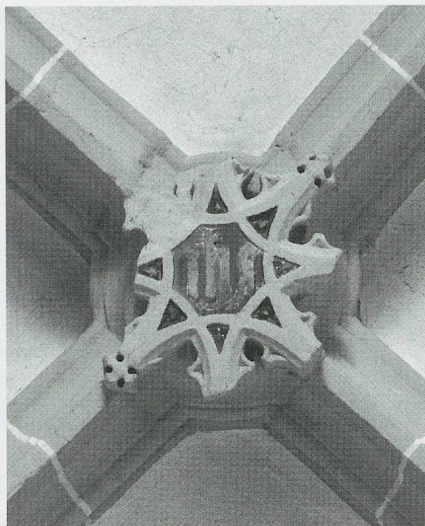


Fig. 327. L'église Saint-Christophe de Commugny. Clef de voûte de la chapelle nord-ouest (photo MG, 2009).

Fig. 328. L'église Saint-Christophe de Commugny. Clef de voûte de la chapelle sud-ouest de la nef (photo MG, 2012).

Les profils très divers des ogives de ces chapelles et du chœur forment un large éventail des types représentatifs, repérés surtout dans le diocèse de Genève: aux profils à tore avec listel et à simples cavets complétés par un chanfrein (dans le chœur), à tore avec listel suivi de gorges-tores (nord-est), ou simplement à doubles cavets (sud-ouest) ou doubles cavets avec chanfrein (milieu nord), s'en ajoutent deux autres, exceptionnels (fig. 329: tableau).

Dans la *chapelle dite du Saint-Esprit* se voit le profil de nervure riche et rare – tore à listel suivi de gorges reprises par un demi-tore à listel et doubles petits cavets – qu'on ne trouve, un peu simplifié, qu'au chœur de Saint-Vincent de Montreux, œuvre d'Aymonet Durant, originaire de Divonne au

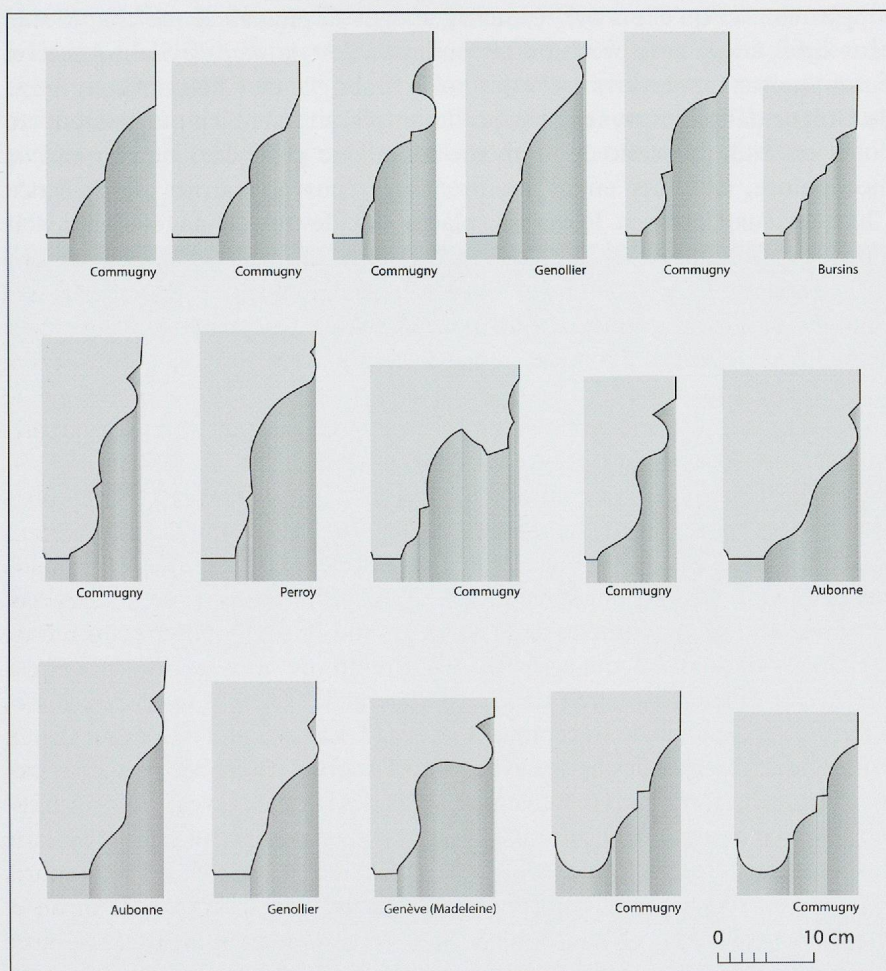


Fig. 329. L'église Saint-Christophe de Commugny. Tableau de profils d'ogives relevés sur la Côte vaudoise (relevés MG et dessin de Marion Bertì, Service cantonal d'archéologie, Genève). Voir aussi fig. 173 et 306 (Morges).

Fig. 330. L'église Saint-Christophe de Commugny. Une retombée de la croisée de la chapelle sud-ouest, dite du Saint-Esprit (photo MG, 1968).

Fig. 331. L'église Saint-Christophe de Commugny. Un culot avec ange-atlante aux armes de Châteauvieux à la chapelle sud-est, avant 1481 (photo MG, 1968).



Pays de Gex, dès 1495, ce qui n'est probablement pas un hasard (voir fig. 12 et p. 226). Ce profil correspond en partie à des retombées imbriquées sur «culots», dont une particulièrement subtile ici (fig. 331), rappelant les détails de même type des églises dues ou attribuées à des maîtres «genevois» au 1^{er} tiers du XVI^e siècle (Curtilles, Vevey). Le vocable de cette chapelle à l'angle nord-ouest, dite parfois du Saint-Esprit, dont les culots au nord portent les armes du duc de Savoie et celles d'un maréchal-ferrant (ou de sa confrérie), n'est malheureusement pas sûr. Comme il a été dit, c'est sa clef de voûte qui montre un carré curviligne à fleurons et se double exceptionnellement d'un anneau bas (voir fig. 327).

La *chapelle Saint-Michel et Saint-Jacques* du peintre genevois Guillaume Coquin, au profil de type «annécien», essentiellement à tore sans listel et cavets, a été traitée dans un autre cadre (voir fig. 288, et pp. 155-156). Disons simplement ici qu'elle a été réaménagée dans la plus ancienne chapelle de cette église située avec précision⁷⁶. Contiguë à l'est, la *chapelle Saint-Michel et Saint-Georges*, fondée vers 1479 par noble Gabrielle de Châteauvieux, veuve de Guigue de Rovéréaz, seigneur de Corsinges, attestée bien que non encore dotée en 1481⁷⁷, paraît de la même main que celle de Coquin pour la modénature, mais ses culots montrent des écus aux armes de l'alliance Châteauvieux/Coucy et Rovéréaz, placés soit devant un ange-atlante, soit tenus par un ange ou par des personnages très endommagés portant également un livre – ouvrage d'un bon sculpteur pour autant que les dégradations et le dernier enduit permettent de le constater: on peut se demander si le peintre Coquin n'a pas collaboré lui-même à sa construction, à un titre ou à un autre (fig. 330).

La seule mention précise de construction d'une chapelle à Commugny, en 1512, est donnée par la pierre tombale du chapelain Claude Périsset, déjà préparée de son vivant, comme le dit son inscription: «hic jacet d[ominus] g[laudius] p[erisset] anno domini m^o v^o... qui hunc capellam facere fecit anno m^o v^o xii» (fig. 332). Cette dalle funéraire, frappée d'un cercle enserrant les lettres D G P et trois poissons entrelacés gravés, mais sans écu, aurait été retrouvée et dégagée entre les deux chapelles sud-ouest⁷⁸, puis encastrée dans la chapelle en question, qui a servi quelque temps de «musée». En 1518, il est attesté que ce chapelain, déjà décédé alors, avait en tout cas fondé la *chapelle Saint-Pierre* qualifiée de «récemment édifiée»⁷⁹. La croisée d'ogives sur culots prismatiques montre des ogives avec profil à doubles cavets bien détachés par un méplat, des tores carrément latéraux puis des simples cavets (voir fig. 329: tabl.): un type, plutôt français ou bourguignon, qui n'a guère son pareil dans nos régions, même en Franche-Comté.

Si l'on suit le sens des visites pastorales et la logique architecturale, la chapelle en saillie au sud du porche est la dernière à avoir été édifiée, après 1512, date de sa voisine. Ce serait la *chapelle Saint-Antoine*, dite «nouvellement

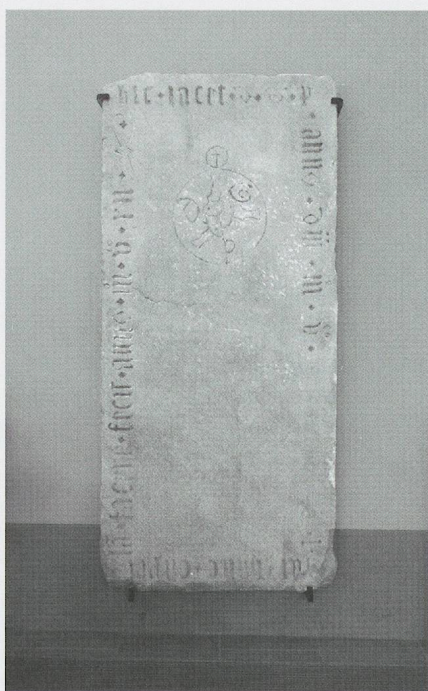


Fig. 332. L'église Saint-Christophe de Commugny. La pierre tombale du chapelain Claude Périsset, avec indication de la construction de sa chapelle en 1512 (photo MG, 2012).

construite» et non encore dotée en 1518 et dont le patron était alors le chapelain Pierre Mourex, recteur de la chapelle de la confrérie du Saint-Esprit en tout cas et suffisamment fortuné pour se construire une grande maison toujours visible près de l'église en 1513⁸⁰. Il n'est pas du tout sûr qu'elle soit devenue la chapelle des seigneurs de Coppet, celle dont ils devaient restaurer la «couverture» effondrée vers 1621, ce qu'on a cru correspondre à son état actuel, qui ne montre plus que les amorces de la croisée d'ogives⁸¹. Tout dépend du sens donné à «couverture» au XVII^e siècle et il faut rappeler de plus qu'au début du XIX^e siècle cette chapelle avait été aménagée en hangar de la pompe à incendie par la commune, ce qui entraîna d'importants réaménagements. C'est d'ailleurs la seule à se couvrir d'un toit particulier, en pavillon, la seule à posséder des contreforts de type «genevois» (voir p. 166) et la seule à présenter des doubles cavets pour le profil de ses nervures (voir fig. 329: tabl.); elles sont issues de colonnes engagées, dont l'une est remplacée par un chapiteau ou un culot portant des armes qu'on pense être celles des Chaponnières⁸²: trace d'un chantier non abouti ou plutôt simple remploi?

Dans ce cadre, il vaut la peine de rappeler que la chapelle nord-est contiguë au chœur⁸³, qu'on préférerait qualifier de *chapelle seigneuriale* et qui est célèbre pour sa clef et ses chapiteaux figuratifs, remonte en partie seulement à la période flamboyante, par ses colonnes engagées à base prismatique et par sa fenêtre – la seule authentique de l'église d'ailleurs, avec son remplage typique, à deux formes portant deux mouchettes tournantes, mais très restaurée. La croisée montre des ogives avec le profil à méplat et doubles ondulations (voir fig. 329, tabl.), qui est aussi, au XIV^e siècle, celui de la chapelle de l'hôpital de la Trinité (dès 1368 environ) à Genève (voir fig. 48) et du chœur de l'église de Pierre-Châtel (dès 1393), et qui sera repris tout à la fin du XV^e siècle à la Garilliette d'Aubonne et moins explicitement à l'église d'Allaman (voir fig. 346 et fig. 289).

Les chapelles de Notre-Dame de Nyon. – Comme il a déjà été suggéré (voir pp. 162-166), l'apport genevois de la fin du Moyen Age à l'église de Nyon se distingue surtout par la disposition générale de la nef unique à nombreuses chapelles, héritée du système appliqué souvent dans l'architecture gothique méridionale⁸⁴, et confortée sans doute par l'influence cistercienne

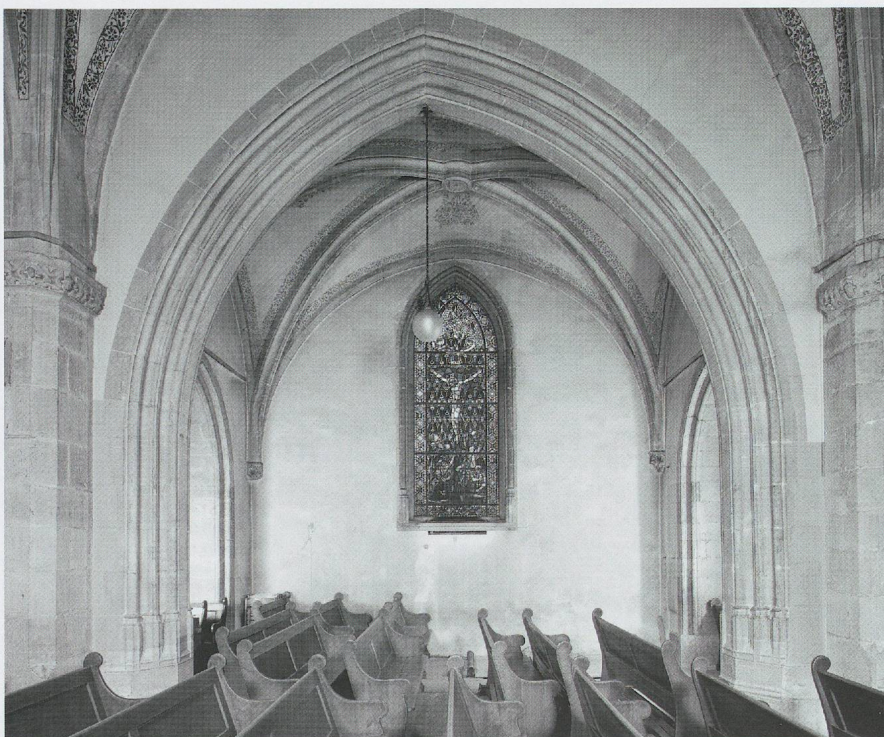


Fig. 333 a et b. L'église Notre-Dame de Nyon. – a. La grande arcade de la chapelle Notre-Dame de Pitié, du prieur Antoine Dardon, avant 1480, probablement œuvre de Mermet Mailliet (photo Rémy Gindroz, 2008). b. Une de ses bases (photo MG, 2009).

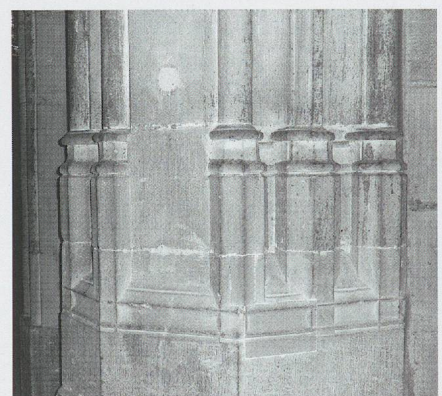




Fig. 334. L'église Notre-Dame de Nyon: le culot à main de la chapelle Notre-Dame de Pitié, du prieur Antoine Dardon, avant 1480 (photo Rémy Gindroz, 2009).

Fig. 335. L'église Notre-Dame de Nyon: un culot de la chapelle Notre-Dame de Pitié fondée par le prieur Antoine Dardon, avant 1480 (photo MG, 2009).

bernardine typique d'exemples proches comme celui de l'abbatiale de Bonmont, qui possède des «collatéraux» en forme de chapelles à couverture en berceau transversal⁸⁵. A l'instar des églises paroissiales de Genève, qui sont toutes profondément remaniées ou reconstruites de la fin du XIV^e siècle à 1460 environ, Notre-Dame de Nyon présente finalement, après les chantiers étalés de 1472 à 1481, une nef unique et entièrement voûtée d'ogives, à éclairage direct, bien que flanquée de chapelles contiguës à croisées d'ogives, régulières et homogènes au sud selon les projets, mais, au nord, un peu moins répétitives, du fait de remploi d'éléments architecturaux, et reliées entre elles par des arcades dès 1559⁸⁶.

La chapelle Notre-Dame de Pitié à Nyon. – A côté de ces chapelles construites ou reconstruites systématiquement alors à l'église Notre-Dame de Nyon, il faut revenir ici sur celle, plus profonde et plus haute que les autres, qui s'ouvre largement au milieu du côté nord de la nef par une arcade exceptionnellement profilée de torwes, à listel et sans listel, et de gorges, comme un portail d'église colossal (fig. 333 a-b), dont le style correspond à celui de la chapelle des Allemands à Saint-Gervais de Genève, fait déjà relevé (voir p. 73). Elle était dédiée à *Notre-Dame de Pitié* et avait été fondée par Antoine Dardon, prieur du couvent de Nyon de 1454 à 1493, mais c'est seulement en 1480 qu'elle est dûment attestée⁸⁷. Elle était certainement un peu antérieure aux autres chapelles nord, datant elles de 1478, puisqu'elle fut respectée lors de leur homogénéisation, et elle avait été très probablement l'œuvre de Mermet Malliet, qui avait exécuté en 1467 le portail occidental, à la modénature analogue mais plus simple (voir plus haut, fig. 296); les belles bases de l'arcade se retrouveront au portail de l'église de Coppet, mais simplifiées. Alors que la clef circulaire ne montre qu'un simple écu, les culots qui reçoivent les nervures de sa croisée d'ogives sont plus soignés que ceux des autres chapelles (pampre en grappe, feuillages, main à bouquet), ouvrages d'un bon sculpteur (fig. 334-335 et 482), et le profil des nervures, plus riche, avec tore à listel suivi de gorges-tores, type connu dès avant le milieu du XV^e siècle, mais toujours sous l'influence «genevoise» (Dominicains d'Annecy, Saint-Maurice VS, Madeleine à Genève, etc.).

Les arcades de chapelles

Remarquons qu'il n'y a pas, dans notre région, d'entrées de chapelles en arcade encore plus ornée que celle du prieur Dardon, avec archivolt sculptée de crochets, contrairement à ce qu'on voit dans l'Ain (systématiques à Châtillon-sur-Chalaronne, et unique à Saint-Jean-sur-Veyle et à Meximieux), et a fortiori d'arcade en accolade de même type et à fleuron mais habillée en plus d'un riche décor à fenestrage aveugle flamboyant comme à Pont-de-Vaux⁸⁸, toujours dans l'Ain. Les seuls cas régionaux manifestant l'avancée des styles sont l'arcade de la chapelle de 1513 à Samoëns, qui est en anse de panier (voir fig. 230), et l'entrée presque en arc Tudor de la chapelle nord de Saint-Saphorin à Lavaux, exceptionnellement creusée en niche⁸⁹.

L'église Notre-Dame de Genolier et ses chapelles. – Le caractère compact et élémentaire de l'église actuelle – dimensions du chœur 5 m sur 6,70 et de la nef 6,20 m sur 10,15 – ne laisse pas présager que cette église paroissiale est celle d'un ancien prieuré, devenu prieuré rural, dépendant de l'abbaye bénédictine de Saint-Claude, dont le patronnage appartient encore à son abbé à la fin du Moyen Âge⁹⁰ (fig. 337). En 1481, ce sont les paroissiens qui doivent «construire et achever le clocher», celui qui, implanté sur le chœur, comme à Commugny, se présente encore sous une forme archaïsante avec baies en plein cintre jumelées, mais plus simple que ce dernier (voir fig. 323). En 1518, le chœur lui-même n'était pas encore consacré ni son «grand autel»; il comporte une croisée d'ogives en pénétration directe sur des colonnes engagées; les nervures montrent un profil à petits cavets émoussés suivis de gorges-tores, d'un type rare mais proche de ceux qu'on trouve sur la Côte vaudoise, à Aubonne et à Commugny (voir fig. 329: tabl.), et, partant d'une clef circulaire frappée du monogramme «ihs» entrelacé, elles retombent en pénétration directe dans les colonnes engagées. Aucune chapelle n'est citée en 1481 mais trois existent en 1518, dont deux non encore consacrées; une quatrième, dédiée à saint Sébastien, apparaît au moment de la Réforme⁹¹. La date de 1526 sur le portail indique sans doute la fin des travaux de l'église par l'agrandissement de la nef, suivis peut-être par la reconstruction de la cure-prieuré voisine, disparue, dont ne subsiste, déposé à l'église, que le linteau de porte daté 1528⁹².

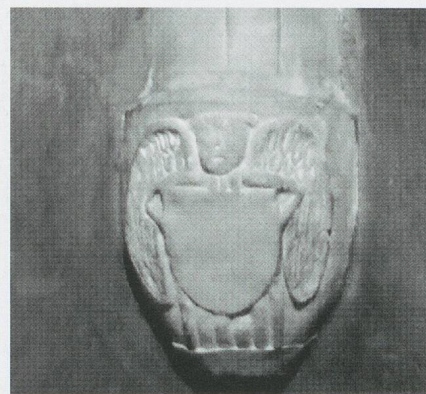
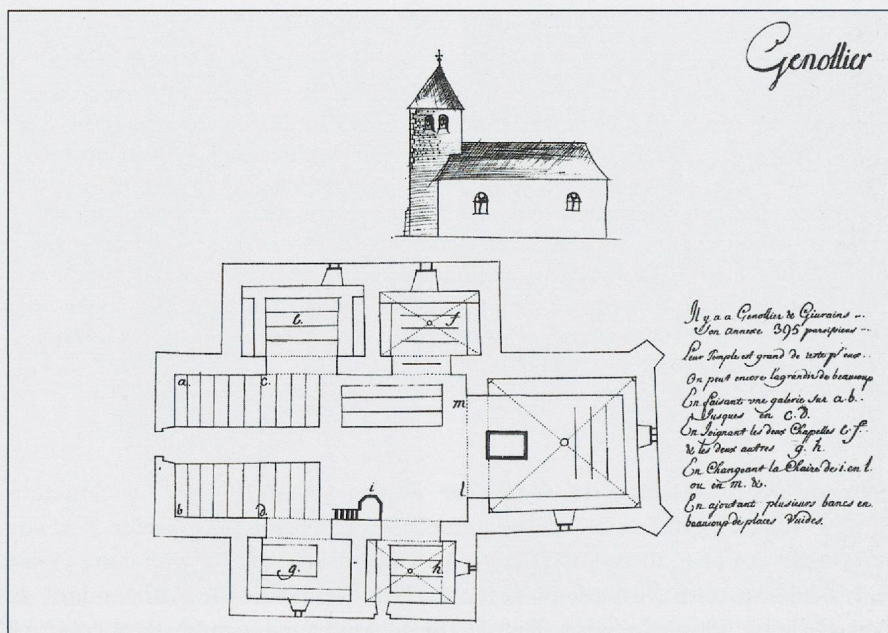


Fig. 336. L'église Notre-Dame de Genolier. Un culot de la chapelle nord-est (photo aux Archives des Monument historiques/ACV).



Fig. 337. L'église Notre-Dame de Genolier. Vue intérieure vers le nord-est (photo Gaston de Jongh).

Fig. 338. L'église Notre-Dame de Genolier. Le plan en 1702 par Antoine Gignillat (Archives cantonales vaudoises).



L'implantation plutôt régulière de ces nombreuses chapelles s'avère exceptionnelle pour une petite église de campagne et fait penser à un projet ou à un développement relativement homogène. Les deux principales et sans doute les plus anciennes s'ouvrent aux épaules de la nef, selon l'usage commun. Celle du nord-est, la seule à se couvrir actuellement d'une croisée d'ogives, comme le chœur, avec la même modénature des nervures mais sur culots (voir fig. 329: tabl.), est sans doute celle qui, en 1518, portait le vocable de *Saint-Jean-Baptiste*, et dont le patron, noble Claude Jaillet, de Givrins, précéda en tant qu'amodiateur des biens conventuels Jean Blanchod, de Saint-Oyens, qui lui le fut en tout cas de 1531 à 1534⁹³. En effet, les quatre culots montrent à côté de simples feuillages et de deux anges scutifères assez sommaires, dans le genre genevois (fig. 336), un monogramme orné de feuilles portant «i b d», qui correspond sans doute à Jean Blanchod, qui aurait succédé à Jaillet aussi comme patron et apposé sa «signature» sur un culot, alors que les écus voisins, actuellement vides, auraient porté encore les armes des nobles Jaillet.

En pendant au sud, l'autre chapelle, maintenant voûtée en berceau, avait encore en 1702, selon le plan d'Antoine Gignillat (fol. 34) (voir fig. 337), une croisée avec clef et s'identifiait à celle de *Notre-Dame et Saint-Michel*, dont le patron était Claude Guillermin alias Perrin en 1518, descendant peut-être des amodiateurs de biens du prieuré de 1435⁹⁴. Les deux autres emplacements de chapelles, à l'ouest, devaient être réservés l'un à l'autel du Saint-Esprit, pour la confrérie du même nom, et l'autre à celui de Saint-Sébastien, attesté seulement au moment de la Réforme⁹⁵.

Un cas à part: la chapelle Saint-Nicolas à Bursins (1518-1521?). – Cette chapelle de l'église de Bursins, traitée avec beaucoup de finesse, offre la seule voûte en étoile et à ogives sauvegardée dans la région de la Côte, mais ici avec nervures profilées à doubles cavets, plus rares. Fondée par noble Aymé Descombes et pas encore construite – ou terminée – en 1518, elle devait l'être dans les trois ans⁹⁶. En opposition à la simplicité architecturale de la plupart des chapelles des églises paroissiales de Genève, celle-ci possède non seulement une voûte complexe (fig. 339), mais aussi des supports en forme de colonnes engagées, sans chapiteau, dont quelques autres exemplaires se voient encore dans celles de la Côte vaudoise, aux églises de Nyon, de Commugny, d'Aubonne et de Colombier sur-Morges, toutes ces dernières à simple croisée d'ogives. A noter le remplage de la fenêtre à deux formes



Fig. 339. L'église Saint-Martin de Bursins: la voûte en étoile de la chapelle Saint-Nicolas, vers 1518–1521 (photo Claude Bornand, 1994).

cintrées et trilobées et à deux mouchettes plongeantes symétriques, tête en haut (fig. 342), type connu dans la région, à commencer par l'église des Dominicains d'Annecy (voir p. 144), moins fréquent en Franche-Comté⁹⁷, dérivant ici de celles du chœur de Coppet et proche de celle de Perroy (voir fig. 322). A l'intérieur, l'ébrasement est rehaussé de cavets inégaux, dont deux sont liés par un replat maniéristement muni d'une base, prismatique à droite et exceptionnellement hélicoïdale à gauche⁹⁸ (fig. 340): solution reprise, simplifiée, à la belle fenêtre de la chapelle des Dully aussi à Bursins, à la même époque, qui présente une sorte d'oculus en amande, à deux mouchettes inversées⁹⁹ (fig. 342).

Ce qui est remarquable, c'est la sculpture et l'iconographie des cinq clefs de voûtes, aberrante au point de vue «théologique»: les clefs représentant les symboles des Évangélistes entourent non pas le Christ traditionnel, mais saint Nicolas, le patron de la chapelle! La facture de ce dernier, relativement bien conservé, témoigne de l'activité d'un bon artiste, certainement issu des ateliers genevois (fig. 341), qui a dû travailler aussi aux retombées sculptées de l'arcade, malheureusement très effacées quant à elles (lièvre...).

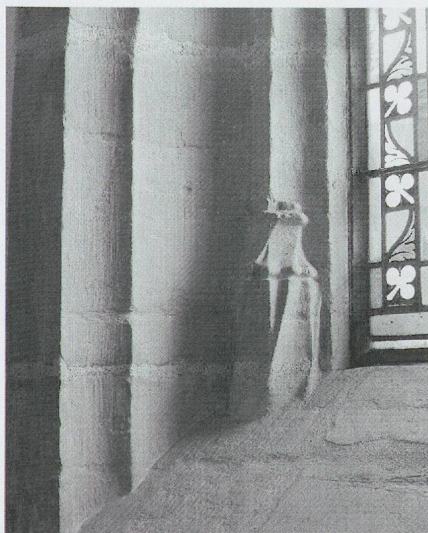


Fig. 340. L'église Saint-Martin de Bursins. Une des bases intérieures de l'encadrement de la fenêtre de la chapelle Saint-Nicolas vers 1518–1521 (photo MG, 2010).

Fig. 341. La clef centrale représentant saint Nicolas de la voûte de la chapelle, vers 1518–1521 (Claude Bornand, 1972).



Fig. 342. L'église Saint-Martin de Bursins: le remplage de la fenêtre de la chapelle Saint-Nicolas (photo Claude Bornand, 2009).

Fig. 343. Le remplage de la fenêtre de la chapelle de Dully, vers 1516–1521 (photo Claude Bornand, 2009).

Ajoutons qu'il ne reste par ailleurs qu'une voûte flamboyante complexe sur la Côte vaudoise mais hors des églises, dans le vestibule du corps de logis du *château de Rolle*¹⁰⁰, aux marges du grand diocèse de Genève (fig. 344); à la différence près qu'ici l'étoile n'a pas d'ogives et, plus exceptionnellement, que les profils des nervures sont à triple cavets, comme on en remarque de très rares cas à Confignon GE et en Haute-Savoie (voir p. 79).

La chapelle Notre-Dame de Consolation à Saint-Etienne d'Aubonne. –

Construite vers 1496, pour Nicolas Garilliat, évêque d'Ivrée et prébendier du Chapitre de Genève, elle fut laissée aux bons soins de la commune, qui, en 1516, la considérait comme sienne et, après la Réforme, la réserva à son propre usage sous le nom de *Garilliette*, évoquant bien son fondateur¹⁰¹, dont on retrouve d'ailleurs l'écu épiscopal, illisible, sur l'une des clefs de voûtes (fig. 345).



Fig. 344. Le château de Rolle: la voûte en étoile, sans ogives, de l'entrée du logis menant à la tour de Viry, vers 1520? (photo Claude Bornand).



Fig. 345. L'église Saint-Etienne d'Aubonne. La chapelle Notre-Dame de la Consolation, vers 1496: la clef de voûte avec la trace des armes de Nicolas Garilliat, évêque d'Ivrée, son fondateur (photo MG, 2012).

Fig. 346. La chapelle de Notre-Dame de la Consolation, vers 1496: une retombée de la voûte sur la colonne engagée au milieu du mur nord, montrant les nervures à profil ondulant (photo MG, 2012).

Cette chapelle frappe autant par certains éléments architecturaux, peu traditionnels ici à l'époque flamboyante – profil des nervures et emploi de colonnes – que par son ampleur. Elle compte deux larges et hautes travées avec croisées d'ogives retombant en simples pénétrations sur des colonnes engagées et mesure en tout 7,40 m sur 5,70 dans œuvre, ce qui correspond à plus de la moitié de la surface du grand chœur contigu, du début du XIV^e siècle, et s'élève à 5,45 m. Il n'est donc pas question ici, et contrairement à Nyon, d'un éclairage direct de la nef par dessus elle, ce qui en revanche est le cas de sa voisine à l'ouest, actuellement ruinée. Il est difficile d'attribuer cette «Garilliette» à un maître ou à un autre à cause du profil des nervures atypique à cette époque tardive, consistant en deux ondulations continues qui aboutissent de chaque côté au listel médian (fig. 346 et voir fig. 329: tableau); mais il se rencontre déjà au XIV^e siècle, vers 1368 à la chapelle de l'hôpital de la Trinité à Genève, puis en 1393 à l'église de la chartreuse de Pierre-Châtel dans le Bugey, due au Genevois Jean Robert, et n'est que rarement utilisé ensuite dans nos régions, à la chapelle nord-est de l'église de Commugny (voir fig. 329: tabl.), à celle à l'ouest du clocher de la Madeleine à Genève, il semble inconnu en Franche-Comté, selon René Tournier.

